7356

Bibliothèque de S. M.
Le Roi

Pilat. VII 6

MAURICE,

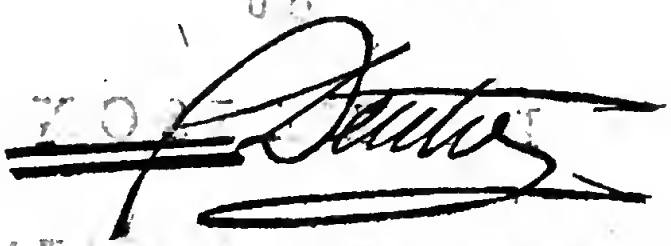
OU

LA MAISON

DE NANTES.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale. Je saisirai ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, 15 floréal, an XIII.



568240

MAURICE,

OU

LA MAISON DE NANTES.

PAR J***. D***.

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

LA BRUYÈRE.

TOME PREMIER.

Bibliothèque Nationale
FONDS
RÉSERVE

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.

MAURICE,

OU

LA MAISON DE NANTES.

CHAPITRE PREMIER.

Le Gagne-Petit.

L'ÉTAT de Gagne-Petit suffisait à l'ambition de Thomas et non à son bonheur. Depuis long-tems il éprouvait un mal-aise dont il ignorait la cause. De gros soupirs remplaçaient les cantiques et les chansons à boire, dont il avait coutume d'égayer son travail. Un chagrin secret le devorait; le tems ni le sommeil ne pouvaient en adoucir la violence.

Voyez-vous d'ici le bon Thomas,

l'air rêveur, la main appuyée sur sa meule immobile, et les yeux fixés sur cette belle colonnade qui décore l'antique palais de nos rois? La mélancolie est empreinte dans tous ses traits. Quelle est la pensée qui l'occupe en ce moment? Abaissez un peu vos regards, et vous connaîtrez bientôt le sujet de sa profonde méditation.

A la droite du majestueux bâtiment, remarquez-vous une échoppe peinte en rouge, dont les planches à demi pourries forment un médiocre abri contre le vent, le soleil ou la pluie? Une petite porte s'élève jusqu'à hauteur d'appui; la partie supérieure est entièrement à découvert; plusieurs cordes se croisant, et tendues de l'un à l'autre bout de l'ouverture, sup-

portent un triple rang de bottes et de souliers. Ce modeste atelier appartient au vieux Jérôme. Superbe Louvre ! ta beauté est éclipsée aux yeux de Thomas, par celle que renferme cet humble réduit. C'est la fille de Jérôme, la jeune et charmante Fanchette. Elle a dix-sept ans, des yeux où brille un azur mélancolique, la taille d'une nymphe, un sourire enchanteur.

Que l'on cesse donc de s'étonner du changement qui s'est opéré dans Thomas. C'est l'ouvrage de l'amour; de ce dieu dont les flèches acérées blessent également les rois et les Gagne-Petit. Cent fois par jour, l'infatigable Thomas passe devant l'échoppe; mais hélas ! la timidité naît du desir de plaire; ses yeux cherchent ceux de Fanchette, et

s'il vient à les rencontrer, un tremblement universel s'empare de son corps. Alors il disparaît ; mais le moment d'après, il se glisse contre l'échoppe. Son visage s'applique maladroitement sur le carreau, moitié verre et moitié papier, près duquel Fanchette est placée. Elle s'en aperçoit ; elle entend les soupirs de Thomas, et n'ose lever les yeux. Ce manège a duré six mois, sans que le moindre succès ait avancé les affaires du Gagne-Petit ; mais un seul jour répara tout le tems perdu. Thomas et Jérôme se rencontrèrent au cabaret ; une bouteille de vin servit de médiateur dans cette grande négociation. La demande agréée fut aussitôt suivie de l'entrevue ; le cœur de Fanchette n'avait pas attendu le consentement de son père pour se

laisser toucher par un amour que le silence de Thomas ne l'avait pas empêché de comprendre. Quinze jours après, on célébra la noce. Aucun notaire ne fut appelé pour la stipulation du contrat de mariage. Le bien des deux époux consistait dans leur amour mutuel; il s'accrut encore un an après, par la naissance d'un enfant beau comme le jour. Le petit Maurice mit le comble à leur bonheur. Le spectacle de l'union la plus tendre fut le premier qui frappa les regards de cet enfant; le premier exemple qu'il reçut fut celui de l'amour et de la fidélité. On peut naître dans une condition plus élevée que la sienne, mais à coup sûr, on ne saurait en trouver une plus heureuse.

CHAPITRE II.

Le Banquier.

UN chaînon invisible lie les hommes et les événemens. Ceux qui précédèrent la naissance de Maurice, influaient déjà sur sa future destinée. Bernard, frère de Jérôme, était parvenu de l'état d'écrivain à l'emploi de commis dans les bureaux de M. Derville, l'un des riches banquiers de la capitale. Sa femme, jadis gouvernante de Mme Derville, l'était aujourd'hui de ses enfans. Son ancienneté dans la maison, sa probité, son attachement à ses maîtres, avaient fait disparaître les traces de sa première condition. Mme Bernard

n'était plus regardée dans la maison que comme une amie. Elle aurait donc joui d'un bonheur parfait s'il en existait ici-bas ; le sien était troublé par un seul obstacle ; mais cet obstacle était insurmontable. Elle n'avait point d'enfans, et cette privation faisait le tourment de sa vie. Lorsque Maurice vint au monde, elle était d'un âge avancé, et l'impossibilité de voir ses vœux accomplis, n'avait pas encore diminué l'amertume de ses regrets. Cette circonstance si fâcheuse pour elle, ne le fut pas pour Maurice. Le neveu de Mme Bernard hérita de toute la tendresse qu'elle ne pouvait prodiguer à ses enfans ; il était du même âge qu'Adolphe et Virginie, dont la surveillance était confiée à ses soins. Ce hasard tourna encore à l'avantage

de Maurice. Il fut admis à leurs jeux, et l'aimable compagne de l'enfance, l'égalité, établit bientôt entre eux un lien que l'habitude et le sentiment fortifièrent.

La richesse ne fait pas le bonheur; l'intérieur du Gagne-Petit nous en donne la preuve. En entrant chez M. Derville, on s'attend sans doute à voir les noirs soucis habiter avec lui sous ses lambris dorés. Cependant il n'en est rien; M. et M.me Derville sont heureux, et ce qui va encore ajouter à l'étonnement, ils le sont plus que Thomas et Fanchette; car s'ils trouvent comme ces derniers la source de leur bonheur dans un amour réciproque, leur fortune leur procure une jouissance inconnue au Gagne-Petit, celle de soulager

le pauvre et d'essuyer ses larmes.

Vingt-cinq ans, les manières les plus affables, un esprit juste et droit, un cœur parfait, voilà en peu de mots le portrait de M.me Derville. Son mari a quinze ans de plus qu'elle, et c'est la seule différence qui existe entr'eux.

On ne sera pas étonné à présent de l'intérêt que prit à Maurice une femme douée de si belles qualités. L'intérêt de M.me Derville ne se bornait pas, comme chez tant de personnes, à un petit sourire dédaigneux et à quelques promesses vagues faites avec hauteur et promptement oubliées. Il fallut que M.me Bernard se chargeât d'obtenir des parens de Maurice, dont l'habitation était dans le voisinage, qu'il viendrait passer tous les jours, quel-

ques heures avec Adolphe et Virginie. Bientôt sa présence, qu'un sentiment seul de bienveillance avait fait désirer, devint indispensable. Il assistait souvent aux leçons d'Aldophe, et l'on ne vit pas sans étonnement qu'il en profitait mieux qu'Aldophe lui-même. Cette remarque excita l'émulation de celui-ci, et en peu de tems il fit des progrès que l'on avait jusque-là vainement espérés d'un esprit aussi inappliqué. Dès ce moment, M. Derville conçut un projet qu'une circonstance imprévue lui donna lieu quelque tems après de mettre à exécution.

Depuis plusieurs jours, l'échoppe de Jérôme était abandonnée. Le bon homme, sans être d'un âge très-avancé, se voyait menacé d'une

affreuse infirmité. Sa vue s'affaiblissait de jour en jour. Le chagrin qu'il ressentait de ce malheur, l'affectait moins pour lui que pour ses enfans auxquels il prévoyait qu'il allait être à charge. Cette idée relevait son courage et le soutenait dans les efforts qu'il faisait pour continuer son travail; mais ses efforts mêmes redoublèrent son mal, et il fut bientôt sans remède.

Quoique Fanchette fût préparée depuis long-tems à cette funeste nouvelle, Thomas ne s'en rapporta qu'à lui seul du soin de la lui apprendre. Dans ces sortes d'occasions, c'est moins l'esprit que le cœur qui dicte la conduite qu'il faut tenir; et sur cet article, qui pouvait remplacer Thomas? « Ma « chère amie, lui dit-il, remercions

« le ciel ; il nous offre les moyens « de nous acquitter d'une dette la « plus sacrée et la plus respectable « de toutes. Ton père a fait notre « bonheur, n'est-il pas juste qu'il le « partage. Il va venir habiter avec « nous. » Fanchette comprit sur-le-champ le sens de ce discours ; mais le chagrin que lui causa la situation de son père, fut tempéré par la reconnaissance qu'elle éprouva pour son mari, et la joie eut presque autant de part que la peine, aux larmes qu'elle répandit. Ils volèrent tous les deux chez Jérôme. Il y voyait encore assez pour jouir du spectacle de l'attendrissement de ses enfans, et du plaisir qu'il leur causa en consentant à les suivre. Ce fut ainsi que le sentiment et la plus douce des émotions convertirent pour eux en

un jour de bonheur, celui qui semblait ne devoir leur apporter qu'un sujet d'affliction.

Emus par le récit de cet acte de bienfaisance et de tendresse filiale, M. et M.me Derville éprouvèrent le besoin d'y concourir. Ils n'avaient pas la prétention de croire récompenser des sentimens qui portent avec eux leur récompense, mais ils songèrent que quelques secours pouvaient être utiles à cette famille; et comme ils cherchaient autre chose que la publicité dans le bien qu'ils faisaient, ils eurent le plus grand soin en montrant le bienfait, de cacher le bienfaiteur.

M. Derville remit à Bernard vingt-cinq louis, en lui recommandant de les offrir, comme s'ils étaient le fruit de ses épargnes. Il

s'acquitta d'abord assez bien de sa commission, mais il ne put sans rougir, recevoir des remerciemens qu'il ne méritait pas, et l'honnêteté le rendit indiscret.

Cette confidence changea les dispositions de Thomas et de Fanchette. Ils refusèrent, ne voulant pas qu'un étranger leur enlevât le bonheur qu'ils trouvaient à faire des sacrifices pour leur père. M. Derville alla lui-même les trouver; il insista, mais inutilement; il se fâcha et il eut tort; mais l'empêcher de faire du bien, c'était l'affliger autant qu'un autre à qui l'on eût fait du mal. Lorsqu'il fut enfin convaincu de l'inflexibilité de leur refus : « Eh bien, dit-il, j'y consens; « je renonce à un plaisir qui vous « enlève une partie du vôtre, mais

« si la piété filiale vous rend si ja-
« loux de vos devoirs envers votre
« père, la tendresse paternelle vous
« en prescrit d'autres avec votre
« fils. Il a d'heureuses dispositions;
« laissez-moi les cultiver : si l'édu-
« cation qu'il recevra chez moi ne
« peut lui donner des sentimens
« supérieurs aux vôtres, elle pourra
« du moins contribuer un jour à son
« bonheur. »

Cette proposition était avantageuse pour Maurice, elle n'avait rien qui pût blesser la délicatesse de ses parens. Ils y donnèrent donc leur consentement, et il parut à la joie qu'il causa à M. Derville, que c'était à lui que l'on venait de rendre un service. Fanchette demanda seulement huit jours pour avoir le tems de jouir encore à son aise de son

pauvre Maurice. Elle n'en répandit pas moins de larmes au bout de ce tems ; mais le voisinage, la facilité de le voir tous les jours, et sur-tout l'espérance d'un avenir heureux pour lui, la déterminèrent, et le petit Maurice fut installé chez M.me Derville.

CHAPITRE III.

Avis aux nouveaux Riches.

L'espèce d'adoption de Maurice par M. Derville, lui promettait une récompense certaine dans l'avantage qui devait en résulter pour son fils. A cet espoir, se joignait encore un motif particulier que nous connaîtrons bientôt.

Tout réussit d'abord au gré des desirs de M. Derville. L'application et les progrès des deux jeunes gens, lui donnèrent lieu de s'applaudir du parti qu'il avait suivi : mais cette égalité ne devait pas se soutenir toujours. Sa rupture tenait à un principe qu'il était impossible d'anéantir.

Indépendamment du maître dont les leçons étaient communes aux deux enfans, Maurice en avait un dont la voix ne pouvait être entendue que par lui; c'était la nécessité. Elle se présentait à son jeune esprit, dès qu'il jetait les yeux dans l'avenir. Il était encore enfant; mais qui ne connaît l'influence du besoin sur la maturité de la raison. Il était donc naturel que la sienne parût souvent au-dessus de son âge. Adolphe au contraire, élevé dans la maison paternelle, et ramené sans cesse par le spectacle de l'opulence qui y régnait, à une comparaison de sa situation avec celle de la famille de son camarade, devait insensiblement penser qu'il n'était pas fait comme lui pour le travail. Cette malheureuse opinion une fois établie, apporta

une grande différence dans leurs succès, et par suite un grand refroidissement dans l'affection d'Aldolphe pour Maurice. Il ne pouvait entendre sans en être secrètement humilié, les éloges que l'on prodiguait à son compagnon d'études, et il s'en vengeait par le changement qu'il affectait dans ses manières avec lui. Maurice, il est vrai, opposait à ses procédés tant de douceur et de patience, qu'Adolphe qui possédait au fond un cœur excellent, finissait toujours par reconnaître ses torts, et l'aimait, pour ainsi dire, malgré lui. Le hasard rendit un jour M. Derville témoin d'une de ces scènes pour lesquelles son fils avait ordinairement soin de choisir son absence. Il était à la porte du salon, lorsqu'il entendit

Adolphe s'abandonner à toute la violence de son caractère ; mais ce qui le révolta sur-tout, fut le mépris injurieux dont il cherchait à accabler le pauvre Maurice. M. Derville voulut d'abord ne prendre conseil que de son indignation, et punir rigoureusement ce détestable orgueil. La réflexion le retint. Il pensa qu'il ne devait pas se livrer à la colère, pour punir celle de son fils. Il se présenta le jour même une occasion de rendre plus frappante et plus sensible la leçon qu'il voulait lui donner.

Dans un de ces momens que M. Derville avait l'habitude de dérober tous les jours à ses affaires pour les consacrer à sa famille, on lui annonça la visite d'un inconnu. Comme il voulait que rien ne le

troublât dans ces instans de bonheur, il était dans l'usage de rester invisible pour tous les étrangers qui pouvaient survenir. Cependant apprenant que celui-ci était de Nantes, il ordonna qu'on le fît entrer. « Je suis commerçant à « Nantes, dit-il, en s'adressant à « M. Derville, et je profite de mon « séjour à Paris, pour traiter avec « vous d'une affaire qui vous sera « sans doute agréable. Vous pos- « sédez à Nantes une maison : cette « propriété modique et éloignée « ne doit pas être d'un grand prix « pour vous. » — « J'y en attache « pourtant beaucoup, répondit « M. Derville ; mais je conviens que « depuis dix ans, le locataire ne « m'a pas payé un seul terme de ses « loyers. » — « En ce cas, reprit le

« nantais, j'espère que nous nous « séparerons satisfaits l'un de l'autre: « cette maison me conviendrait « fort; son terrain me servirait à « élever des bâtimens qui agrandi- « raient mes manufactures, et quant « au prix, nous n'aurons pas de dif- « ficultés, car je suis prêt à vous « donner celui que vous exigerez. » —« J'en suis fâché, répondit M. Der- « ville; mais je suis déterminé à ne « jamais la vendre. » Le commer- çant eut beau prier, faire de nou- velles offres, se récrier sur ce qu'il appelait une singularité, M. Der- ville fut inébranlable.

Lorsqu'il fut parti, Virginie qui avait eu autant de peine que lui a concevoir le refus de son père, lui en demanda la raison. — « Ma chère « enfant, répliqua M. Derville, j'en

« ai une fort bonne; mais tu-es trop « jeune pour la comprendre ; d'ail- « leurs, elle t'est parfaitement inu- « tile. » La pauvre enfant crut avoir commis une indiscrétion; elle de- vint rouge et les larmes roulèrent dans ses yeux. — « Et moi, papa, dit « Adolphe, d'un air d'importance, « suis-je aussi trop jeune ? — Non, « mon fils, répliqua M. Derville, et « personne ne sera plus à portée que « vous d'apprécier mes motifs. » Cette phrase augmenta encore la petite suffisance d'Adolphe. Son père continua sans paraître y pren- dre garde. « Il est tel petit fief, dit « M. Derville, à la possession du- « quel une grande famille attache « souvent beaucoup plus de prix qu'à « celle du château le plus magni- « fique ; cette espèce d'attachement

« est précisément celui que j'ai pour « ma petite maison de Nantes. — « Comment dit Adolphe, en sautant « de joie et en regardant Maurice, « nous sommes donc nobles? — Mon « grand-père la possédait, dit M. Der- « ville ; c'est là qu'il a commencé la « brillante fortune qu'il a laissée à son « fils. — Et quelle charge exerçait- « il, demanda Adolphe ? — Il était « épicier, répondit son père. — « Adolphe rougit. — Et même épi- « cier en détail. — Adolphe rougit « davantage. — « Des événemens « heureux qu'il serait trop long de « vous raconter, élevèrent sa for- « tune, mais ne changèrent pas sa « façon de penser ; tant qu'il vécut, « il ne voulut jamais habiter d'autre « maison que celle-là. Mon père vint « se fixer à Paris, mais tous les ans,

« il faisait un voyage à Nantes; j'au-
« rais dû peut-être conserver cet
« usage; mais si mes affaires m'en
« ont empêché, je n'ai pas oublié
« pour cela les sages conseils qu'il
« m'a donnés.—Mon fils, me disait-
« il, et en parlant ainsi, M. Derville
» fixait Adolphe, la fortune tient au
« bonheur; la considération tient à
« la conduite; celle des gens nou-
« veaux exige de leur part la plus
« grande attention; les difficultés
« qu'elle leur présente, viennent
« sur-tout de ce qu'ils oublient trop
« vîte dans leur élévation rapide, le
« degré d'où ils sont partis. Je vous
« engage donc à conserver pré-
« cieusement la maison de Nantes.
« Votre sort y est plus attaché que
« vous ne pensez; les souvenirs du
« petit épicier de Nantes dissiperont

« plus d'une fois les fumées qui « pourraient monter à la tête du « riche banquier de Paris. C'est « sans doute à cette espèce de talis- « man que je suis redevable d'avoir « été préservé de la ridicule vanité « des gens nouveaux, et que bien- « loin de me prévaloir de ma for- « tune pour couvrir mon obscurité, « un sentiment de comparaison me « ramène sans cesse vers la classe « dont je suis sorti si récemment ; « heureux si je puis offrir à d'au- « tres les occasions de tirer parti « de leurs talens et de leur bonne « conduite. » Adolphe entendit à peine ces derniers mots : sa poitrine se gonflait ; un torrent de larmes s'échappa malgré lui ; il se précipita dans les bras de Maurice, dont la joie, quelque vive qu'elle fût, n'égala pas celle de M. Derville.

CHAPITRE IV.

Nouvelle connaissance.

Ce fut avec cette attention toujours soutenue, que M. Derville suivit le caractère de son fils, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa seizième année. Cette époque fut le terme des études de nos deux jeunes gens, mais elle ne le fut pas de la tâche que s'était imposée M. Derville: ce qui lui restait à faire lui semblait le plus difficile; il était effrayé du danger auquel le séjour de Paris allait exposer un jeune homme du caractère d'Adolphe. Il résolut donc de l'en éloigner; et sous le prétexte de compléter son éducation, il lui an-

nonça qu'il fallait partir pour l'université d'Edimbourg. Un de ses correspondans dans cette ville, se chargeait de surveiller la conduite de son fils ; il était important de ne pas laisser échapper une si belle occasion. Cette mesure dictée par la plus sage prévoyance, eut le double avantage de plaire à Adolphe. Elle lui était présentée sous l'attrait du plaisir : l'idée d'un voyage le faisait tressaillir de joie ; et le moment où il prit congé de sa famille, lui eût paru le plus beau de sa vie, si en faisant ses adieux il n'eût senti ses joues mouillées des pleurs de ses parens et de ceux de Maurice, qu'il s'aperçut bien alors qu'il aimait comme un frère.

Si l'avantage d'Adolphe forçait son père à s'en séparer, l'intérêt de

Maurice exigeait qu'il ne le perdît pas de vue ; le tems était précieux pour lui, il ne pouvait recueillir trop vîte le fruit de l'éducation qu'il avait reçue. M. Derville le retint donc auprès de lui ; il le prit en qualité de commis dans ses bureaux, et le recommanda particulièrement à son associé M. d'Héricourt. Il est tems de faire connaître ce personnage, dont il n'a pas encore été question, et qui doit jouer un grand rôle dans cette histoire.

Son père, autrefois riche commerçant, avait été camarade de collége de M. Derville. Des rapports d'affaires avaient resserré cette amitié de l'enfance, et dans le monde ils étaient devenus inséparables ; mais il y a peu d'intimités que l'intérêt ne finisse par anéantir ; la

leur ne fût pas exceptée de la loi commune. Des discussions s'élevèrent ; M. Derville voulut agir en galant homme et en ami ; M. d'Héricourt se conduisit avec finesse et subtilité : il parla si haut, et fit valoir ses droits avec tant de ténacité, il devint enfin si exigeant, que M. Derville qui avait d'abord craint que ses propres prétentions ne fussent pas assez fondées, et qui avait entamé la question plutôt pour l'éclaircir que pour soutenir son bon droit, fut plus que jamais convaincu par l'acharnement de d'Héricourt, que celui-ci avait tort. Il céda cependant, et le sacrifice de son argent ne lui parut rien auprès de la perte d'un ami ; car dès cet instant, il se vit obligé de ne plus le regarder comme tel. Dans la suite, d'Héricourt se

livra à de nombreuses spéculations ; mais leur peu de solidité, jointe à ses dépenses excessives, entraînèrent la ruine de sa fortune. Le chagrin épuisa sa santé, et le conduisit au tombeau. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, une réflexion douloureuse vint augmenter l'horreur de ses derniers momens. Il laissait un fils âgé de vingt ans, habitué au luxe et à la dissipation, et dans l'impossibilité de trouver la moindre ressource dans son travail ou dans un nom qui venait de perdre sa considération. Il lui fallait un protecteur et un appui ; dans l'accablement où cette cruelle idée jeta d'Héricourt, il pensa à Derville : la noblesse et la générosité de son ancien ami, lui firent espérer qu'il n'invoquerait pas en vain les droits qu'il

avait eus autrefois sur son cœur. Ses vœux ne furent pas trompés. A sa mort, M. Derville se chargea de son fils, et le forma insensiblement au travail. Il fit plus, il sauva de l'avidité des gens de loi, quelques débris de la fortune de d'Héricourt, et fit avec ses créanciers des arrangemens raisonnables, qui épargnèrent au jeune homme le malheur affreux d'avoir à rougir du nom d'un père banqueroutier. Il y avait sept ans que cet événement avait eu lieu, lorsque M. Derville se maria. L'opinion de sa femme ne fut pas aussi avantageuse que la sienne, à d'Héricourt. Elle était révoltée du mépris qu'il affectait pour les femmes, et de la mauvaise opinion qu'il avait de tous les hommes. L'opiniâtreté avec laquelle il refusait de

croire à la vertu dans les autres, lui paraissait un préjugé très-défavorable contre la sienne ; mais M. Derville combattait à cet égard, des sentimens qu'il regardait comme trop sévères. La liberté avec laquelle ce jeune homme s'exprimait sur les femmes en présence de M.me Derville, ne prouvait, selon lui, autre chose que la distinction honorable qu'il savait faire entre elle et toutes les autres; et l'on ne peut s'empêcher d'avouer, disait-il en souriant, qu'un grand nombre ne prête justement aux sarcasmes et à la critique. Quant à son opinion sur les hommes, ses malheurs avaient pu le rendre injuste; la cause, ajoutait-il, doit faire excuser les effets, et le rend moins digne de blâme que de pitié. C'était par ces raison-

nemens que cet excellent homme avait détruit peu à peu les préventions de M.me Derville. Elle partagea bientôt la façon de penser de son mari, et s'accusa elle-même d'injustice. Un cœur droit et sensible, lorsqu'il se croit coupable d'un tort, a plus besoin d'être retenu qu'excité sur le desir de le réparer. Elle se crut donc obligée de faire d'autant plus d'efforts pour d'Héricourt, qu'elle lui avait montré jusque-là plus d'éloignement : d'ailleurs, le zèle et l'intelligence de d'Héricourt qui, au bout des cinq premières années du mariage de M. Derville, dirigeait toutes les affaires de la maison, son désintéressement, le refus qu'il avait toujours fait d'une augmentation de traitement, achevèrent de gagner le cœur de M.me

Derville. Un jour qu'elle entendait son mari s'affliger de l'impuissance où il se trouvait de reconnaître les services de d'Héricourt, et de vaincre la répugnance avec laquelle celui-ci rejetait toutes les gratifications qui lui étaient offertes : Vous avez, lui dit-elle, un moyen de forcer sa délicatesse à se rendre ; les fonds que vous avez sauvés, lors du désastre de son père, ont déjà fructifié par vos soins ; qu'ils servent aujourd'hui à vous acquitter entièrement. Pourquoi ne lui donneriez-vous pas dans vos affaires un intérêt proportionné à ses peines et à son avoir ? Cet avis eut l'approbation de M. Derville. Le lendemain d'Héricourt fut son associé. Mais quelque tems après, quel fut l'étonnement de Mme Derville, lorsque ce même

homme que son mari venait de combler de bienfaits, et qu'elle lui croyait attaché par tous les liens de la reconnaissance, se démasqua devant elle, et osa lui parler d'amour. Dans le premier transport de son indignation, elle voulait ne rien ménager, et avait résolu d'en instruire son mari. Réfléchissant ensuite aux funestes effets que cette révélation pouvait amener, elle garda le silence, et se proposa seulement d'observer d'Héricourt, et de lui témoigner le mépris que sa conduite lui inspirait. Mais le tems avait fini par triompher de son ressentiment. En vivant dans le monde, elle avait reconnu que ceux qui y jouissaient de la réputation des plus honnêtes gens, y professaient les mêmes principes, et que

si le mépris public atteignait celui qui fait tort à la fortune de son ami, l'opinion excuse communément le séducteur qui cherche à lui ravir l'objet de ses plus chères affections. Elle jugea donc que d'Héricourt était du nombre de ces *honnêtes gens*, et pensa qu'il méritait plutôt son indifférence que sa haine. Dix années s'étaient écoulées depuis cette époque, sans qu'il se fût présenté un nouveau sujet de plainte contre lui; et s'il n'avait témoigné aucun repentir de sa conduite, il avait su éviter du moins tout ce qui pouvait en retracer le souvenir. De jour en jour, il acquérait de nouveaux titres à la confiance de son bienfaiteur; il la justifiait par sa capacité. Enfin l'âge de M. Derville, et les soins que lui demandait l'é-

ducation d'Adolphe, lui firent un peu négliger les affaires de la banque : il ne les abandonna pas entièrement ; il exerçait toujours la surveillance que la sagesse lui prescrivait, mais il en laissait les détails à d'Héricourt.

Celui-ci reçut Maurice avec les égards qu'il devait à la recommandation de M. Derville, et cependant avec une politesse si froide et si embarrassée, qu'il était aisé de voir combien elle lui coûtait. Cette remarque détourna le jeune homme de l'inutile projet qu'il avait d'abord formé de se rendre agréable à ce nouveau protecteur. Il ne songea plus qu'à remplir son devoir, et à répondre à l'attente de M. Derville. Au surplus, à cette circonstance près, la position de Maurice était on

ne peut pas plus heureuse. Toutes les heures qu'il ne donnait pas au travail, il les partageait entre ses parens et M.me Derville : ce partage était très-inégal, à la vérité ; sa timidité naturelle et la crainte d'abuser de la bonté de sa bienfaitrice, l'empêchaient de la voir aussi long-tems que son cœur eût voulu le retenir auprès d'elle. Le hasard le mit bientôt dans l'heureuse nécessité de lui consacrer, ainsi qu'à Virginie, presque tous les momens qu'il avait de libres.

Après un séjour de quelques mois, tant en Angleterre qu'en Ecosse, Adolphe, à l'exemple des jeunes français qu'il y rencontra, ne tarda pas à s'afficher pour un anglomane. Les bons esprits se sont toujours élevés contre cet enthou-

siasme anti-national, aussi injuste dans ses efforts pour rabaisser la patrie, qu'aveugle dans son admiration pour ces étrangers. On pourrait s'étonner cependant qu'il ne soit pas plus universel. Une stérile curiosité conduit ordinairement les francais en Angleterre : presque tous y arrivent, comme Adolphe, avec l'ignorance la plus complète des arts, des productions et des manufactures de leur propre pays. Ces objets frappent pour la première fois leurs regards dans les villes qu'ils parcourent ; et comme ils n'en savent pas assez pour comparer, ils n'hésitent pas à donner la préférence à ce qu'ils ont vu, croyant ajouter par-là quelque importance de plus aux connaissances très-superficielles qu'ils ont acquises.

Adolphe était encore trop jeune pour que son jugement le préservât de ce travers. Les lettres qu'il écrivait à sa mère et à Virginie, leur en donnaient tous les jours la preuve. Il envoyait à sa sœur très-régulièrement les modes nouvelles, et tout son regret, disait-il, était qu'elle ne sût pas l'anglais, afin qu'il pût, aux ouvrages de l'industrie de la nation, joindre ceux de son esprit. Cette phrase piqua l'amour-propre de Virginie : elle engagea sa mère à apprendre la langue anglaise avec elle, pour avoir le plaisir de surprendre son frère. M.me Derville y consentit ; Maurice fut prié de leur en donner des leçons, et de garder le secret vis-à-vis d'Adolphe. Il mit toute son application à répondre à l'impatience de ces dames, et graces

à ses soins, elles firent en peu de tems les plus grands progrès. M.me Derville était enchantée : sa fille avait autrefois entrepris cette étude, et l'avait abandonnée. La mère ne pouvait s'empêcher de remarquer souvent, qu'il avait fallu toute la patience et le talent du jeune maître pour triompher de l'aversion que cette langue avait toujours inspirée à sa fille. Cette réflexion faisait rougir Virginie, et redoublait les efforts de Maurice.

CHAPITRE V.

L'Epicier.

Deux années ainsi passées n'offrirent dans leur cours aucun événement remarquable ; mais au bout de ce tems, il s'était opéré un changement prodigieux dans la fortune de Maurice. Ses appointemens étaient de douze cent liv. : M. Derville venait d'y ajouter vingt-cinq louis par forme de gratification ; ainsi Maurice avait déjà touché mille écus. Pour juger de l'importance d'une somme, il faut moins considérer sa valeur intrinsèque que l'état de celui qui la possède. Dans toutes les classes, la richesse

est relative. D'après ce principe incontestable, on peut affirmer que le commis de M. Derville se trouvait et était en effet beaucoup plus riche que lui. Mais quel usage se proposait-il de faire de tant de capitaux? M. Derville continuait toujours de le traiter comme son propre fils, il n'avait donc aucune dépense personnelle à faire : il est vrai que plusieurs fois, il avait pressé ses parens de partager avec lui le produit de son travail; mais Thomas et Fanchette étaient aussi avares de ce qui appartenait à leur enfant, que prodigues de leurs peines envers leur père. Ils attendaient, disaient-ils, pour accepter ses offres, que la vieillesse leur commandât le repos. M.me Bernard n'ignorait aucun de ces détails; mais tout en approuvant

la conduite tenue par son neveu ; elle ne pouvait s'empêcher de trouver fort extraordinaire le silence qu'il gardait sur l'emploi de son argent. Quelque effort qu'elle eût fait pour le découvrir, elle n'avait pu pénétrer ce mystère, et elle commençait à craindre que Maurice n'eût un penchant secret pour l'avarice, ou que peut-être il ne se livrât à quelques désordres cachés, lorsqu'à son grand chagrin un événement vint confirmer ce dernier soupçon.

Un jour qu'elle s'entretenait avec son mari, et qu'elle s'épuisait en conjectures inutiles sur ce qui faisait le sujet de ses inquiétudes, d'Héricourt lui envoya dire de venir sur-le-champ lui parler. Ce message la surprit d'autant plus de sa part, que

l'année entière se passait ordinairement sans qu'il lui adressât la parole. Un pressentiment lui annonça qu'il serait question de Maurice : elle ne tarda pas à voir qu'elle ne s'était pas trompée. « Madame, lui « dit d'Héricourt, vous n'avez ja- « mais cru à l'intérêt que m'inspire « votre neveu ; je sais même que « vous êtes parvenue à faire par- « tager cette opinion à M.me Der- « ville ; je veux m'en venger au- « jourd'hui, non par des reproches, « mais en vous donnant une preuve « de mon attachement pour lui. « J'ai toujours pensé qu'il fallait lui « ménager les louanges, pour qu'il « en méritât long-tems : né sans for- « tune, il a été élevé dans l'aisance. « M. Derville ne s'est pas contenté « de subvenir à ses besoins, il lui a

« fourni les moyens de se livrer à « ses caprices et de les satisfaire ; « aussi doit-il se reprocher amère- « ment l'inconduite de ce jeune « homme. » Ce discours venait malheureusement à l'appui des idées de M.me Bernard ; mais autant elle avait désiré d'être éclaircie sur ce qu'elle craignait, autant elle sentait le besoin d'en douter au moment même où elle en acquérait la certitude. Ses regards s'attachèrent sur d'Héricourt, comme pour le supplier de ne pas achever de la convaincre. « Oui, son inconduite, reprit-il ; et « vous allez tout-à-l'heure porter « le même jugement que moi. Un « homme s'est présenté ce matin « chez M. Derville, qui fort heureu- « sement était absent ; on me l'a « adressé : jugez de ma surprise,

« lorsque je sus qu'il venait prendre
« des renseignemens sur votre ne-
« veu. Je commençais à lui en don-
« ner de satisfaisans, et en cela je
« croyais bien sincèrement ne faire
« que lui rendre justice, lorsque
« l'inconnu, en me témoignant sa
« reconnaissance, me supplia de lui
« garder le secret sur sa demarche;
« et ajouta que, malgré la promesse
« contraire que Maurice avait exi-
« gée de lui, il avait cru prudent de
« la faire avant d'accepter le billet
« de quinze cents francs souscrit par
« ce jeune homme, et dont il était
« porteur. Cette nouvelle m'étonna
« tellement que je refusai de la
« croire, jusqu'à ce que j'eusse vu
« la signature de mes propres yeux.
« Je fis alors ce que vraisemblable-
« ment vous eussiez fait vous-même.

« Je n'articulai aucun grief contre
« Maurice, puisque le mystère qu'il
« met à sa conduite sait si bien lui
« en sauver les apparences ; mais je
« représentai à cet homme le danger
« où il s'exposait en acceptant un
« billet qui, suivant toutes les pro-
« babilités, ne serait pas payé à l'é-
« chéance. Voilà ce qui s'est passé ;
« c'est à vous de tenter les moyens
« de remédier au mal : j'ai dû vous
« l'indiquer, et j'exige seulement
« que vous ne donniez aucune con-
« naissance à Maurice de ce que je
« viens de vous révéler. Toute in-
« discrétion à ce sujet serait dange-
« reuse, et même inutile, puisqu'il
« est certain à présent que l'inconnu
« n'acceptera pas la lettre-de-
« change. Bornez-vous donc à le
« surveiller par la suite, et que cette

« affaire soit ensevelie dans l'oubli. »

L'effet que devait produire cette conversation n'était pas difficile à prévoir. M.me Bernard avait besoin de soulager son cœur. Elle alla bien vîte confier ses chagrins à M.me Derville, qui ne fut pas moins affligée qu'elle de cette triste nouvelle. Il fut convenu cependant que sans révoquer en doute les faits avancés par d'Héricourt, on chercherait à acquérir des éclaircissemens plus positifs, et qu'en attendant on garderait le secret vis-à-vis de M. Derville. Ce dernier article parut être du goût de Virginie : elle avait observé le plus profond silence pendant cette discussion; elle témoigna par un sourire plein de douceur, l'approbation qu'elle donnait à la conduite modérée de sa mère : son

cœur simple et innocent répugnait à croire Maurice coupable, il lui fallait même toute sa candeur pour ne pas oser soupçonner d'Héricourt d'être un calomniateur. Cette idée se présenta bien à l'esprit de M.me Bernard, lorsque la première impression qu'elle avait éprouvée eut été détruite. M.me Derville elle-même n'était pas éloignée de l'adopter; mais quelques jours après, elles ne tardèrent pas à en reconnaître la fausseté. L'air triste et préoccupé de Maurice ne prouva que trop que d'Héricourt avait raison, et qu'apparemment le billet avait été refusé. Dans cette conjoncture délicate, M.me Derville ne se sentit pas la force de prendre sur elle les suites de cette affaire; elle crut devoir en informer son mari.

M. Derville se conduisit dans cette circonstance avec son sang-froid et sa circonspection ordinaires. Comme tous les bienfaiteurs, il éprouvait que son attachement pour Maurice s'était accru, en raison de ce qu'il avait plus fait pour lui. Il ne voulut pas, par trop de précipitation, risquer de perdre en un moment le fruit de tous ses soins. Il se flatta de lui inspirer assez de confiance pour ne devoir qu'à lui l'aveu de ses fautes. Déjà il avait eu lieu de remarquer plusieurs fois que Maurice ne cherchait que l'occasion de s'expliquer sans réserve sur l'objet qui paraissait l'occuper si profondément, lorsqu'il fut replongé dans une incertitude plus grande que jamais, par une lettre qu'Adolphe écrivait d'Edimbourg à sa sœur

« La fortune, lui mandait-il,
« m'est plus favorable que l'amitié.
« Je suis furieux contre Maurice ;
« je ne veux le voir de ma vie. Juge
« toi-même, ma chère Virginie, si
« je n'ai pas raison.

« On jouait au creps, il y a une
« quinzaine de jours, dans une mai-
« son où j'avais été invité à dîner. Je
« risquai trois ou quatre louis ; la
« chance fut si heureuse pour moi
« et les têtes des joueurs s'échauffè-
« rent tellement, que je gagnai plus
« de cent livres sterling. Tu sais
« que ma bourse et celle de Maurice
« avaient toujours été communes
« lorsque j'étais à Paris ; je pensais
« que notre séparation ne devait
« apporter aucun changement à cet
« usage etabli par l'amitié ; en con-
« séquence, je lui ai fidèlement en-

« voyé les cinquante louis qui for-
« ment sa part, mais il me refuse :
« il a eu l'affreux procédé de me
« les renvoyer. Je te les fais passer
» de nouveau, et te prie de te join-
« dre à ma mère pour le forcer
« d'accepter, ou lui signifier que
« désormais il n'ait plus à me re-
« garder comme son ami. Je lui
« demandais le secret sur cette
« aventure. Tu sais combien mon
« père m'a expressément recom-
« mandé d'éviter la passion du jeu,
« et je craignais qu'il ne m'en crût
« déjà atteint. C'est là-dessus princi-
« palement que Maurice fonde son
« refus, ainsi que sur le défaut de
« consentement de mon père. Ob-
« tiens-le donc si cela est néces-
« saire ; je m'en rapporte à ta pru-
« dence. »

La lecture de cette lettre renversa toutes les idées de M. Derville. Cette conduite de Maurice démentait tellement celle qu'il avait tenue précédemment, qu'elle la rendait inexplicable. Il fallait cependant sortir d'incertitude. M. Derville se flatta que cette occasion allait lui en fournir les moyens. Il fit donc venir Maurice; après avoir payé à sa délicatesse le tribut d'éloges qu'elle méritait, il lui remit les cinquante louis. Quand on pense aussi bien, dit-il, et que l'on sait donner d'aussi bons conseils, on en profite soi-même, et l'on ne saurait faire un mauvais emploi de son argent. En parlant ainsi, ses yeux étaient attachés sur lui, et cherchaient à pénétrer ce qui se passait dans son ame. Le plaisir et

l'embarras se peignirent également sur le visage de Maurice. Il rougit; balbutia quelques remerciemens, parut encore sur le point de vouloir s'expliquer franchement avec M. Derville ; mais la réflexion réprima ce mouvement dicté par son cœur, et il se retira sans y avoir cédé. Sa gaîté reparut quelques jours après, et cette observation, en confirmant l'embarras où il s'était trouvé, et dont il se voyait affranchi, affligea M. Derville. Il n'exigeait pas de grandes marques de reconnaissance, mais il était fâché que la confiance du jeune homme ne fût pas au moins le prix des services qu'il lui rendait. Il en témoigna son mécontentement à madame Bernard, et lui fit part de l'intention où il était d'employer son

autorité pour forcer Maurice à un aveu, puisque son amitié ne pouvait en obtenir de confidence. On était alors à la fin de décembre. M. Derville remit l'exécution de son projet au 1.er janvier, à la prière de madame Bernard, et voici pourquoi.

Le 29 décembre était un grand jour dans la famille de Maurice, et il fallait que rien n'en troublât le plaisir ; c'était la fête de Thomas. Tous les ans, depuis son mariage, la famille entière se réunissait pour la célébrer. Bernard et sa femme, le bon Jérôme, Thomas, Fanchette et Maurice se rendaient tous au Boulevard Neuf, dans la même maison où s'était fait le repas de noce. Cet usage était consacré depuis dix-huit ans. Le sentiment avait présidé à la

distribution de cette journée, et le tems n'y avait apporté aucun changement. On ne rentrait jamais ce jour-là, sans avoir fait une petite visite à la colonnade du Louvre. L'on se rappelait en riant la première entrevue, et tous les soupirs que l'on avait entendus à travers l'échoppe. Elle n'y était plus, mais on voyait encore la boutique auprès de laquelle elle avait été établie. Il était à-peu-près quatre heures du soir, lorsque la famille se mit à faire cette espèce de pélerinage sentimental. On arrive à l'emplacement de l'échoppe; Thomas lève les yeux. O surprise ! l'ancienne boutique n'existe plus; son enseigne est remplacée par celle du *Bon Père;* l'inscription qui est au-dessous lui fait lire en gros caractères : *Thomas,*

Marchand Epicier, en gros et en détail. Il se retourne ; il voit Maurice qui baisse les yeux : il ne lui dit rien, mais il se précipite dans ses bras. Fanchette en fait autant ; pas un mot, pas une exclamation n'interrompent cette scène muette : des larmes coulent de tous les yeux ; on entre dans la maison ; les meubles y sont déjà transportés. Tandis que Maurice aide ses parens à prendre possession de leur nouvelle demeure, madame Bernard a disparu. Son neveu est justifié à ses yeux ; sa joie surpasse celle de Thomas lui-même ; mais elle ne sera complète que lorsqu'elle aura vu M. Derville. A peine a-t-elle fait cent pas pour retourner chez lui, qu'au détour de la rue elle l'aperçoit dans sa voiture avec sa femme et made-

moiselle Virginie. Elle fait signe au cocher d'arrêter, lui indique le numéro de la maison où il doit conduire ses maîtres, demande la permission de monter à côté d'eux. M. Derville qui n'entend rien à cette agitation, lui en demande la cause. « Ah! monsieur, dit-elle, si vous « saviez!... ce pauvre Maurice!... « Ah! mon Dieu, qui aurait pu s'en « douter?.... » Elle était si essoufflée, si hors d'elle-même, qu'elle ne put s'expliquer plus clairement, et ces mots entrecoupés ne servirent qu'à redoubler les craintes de M. et madame Derville, et de leur fille. Enfin la voiture est arrivée; madame Bernard descend la première; on la suit: un instant suffit pour dissiper toutes les inquiétudes. Maurice est au milieu de ses parens, qui l'ac-

cablent de leurs caresses et le comblent de bénédictions. Il aperçoit ses bienfaiteurs : il vole à eux. « Venez jouir, dit-il, de votre ouvrage, « du bonheur de toute une famille. « — Excellent jeune homme ! s'écria M. Derville, ne cherchez pas « à diminuer le mérite de votre action ; elle vous appartient à vous « seul ; vous avez disposé du fruit « de votre travail, je ne dois partager en rien les remerciemens « qui vous sont donnés de si bon « cœur : au surplus, vous me deviez « cette petite réparation ; depuis « quelques jours vous m'aviez fait « éprouver de terribles inquiétudes. » Maurice étonné, s'empressa de donner à M. Derville l'explication de la conduite mystérieuse qu'il lui reprochait d'avoir

tenue, et du billet qu'il avait signé.

« Les mille écus, dit-il, que j'a-
« vais mis de côté, n'étaient pas en-
« tièrement suffisans pour acheter
« le fonds de ce magasin. Il me fal-
« lait encore quinze cents francs,
« tant pour le paiement des mar-
« chandises que pour celui d'une
« année de loyer que le propriétaire
« exigeait d'avance. Je ne les pos-
« sédais pas. Je proposai une lettre-
« de-change payable dans le cours
« d'une année, car j'étais sûr de
« toucher mes appointemens, et
« par conséquent de remplir mes
« engagemens. J'avais prié qu'on ne
« se présentât pas chez vous; et
« quand on connaît la générosité
« de mon bienfaiteur, on ne doit
« pas être surpris que j'aie craint
« d'avoir l'air de chercher à la pro-

« voquer par une confidence que « l'on aurait pu croire intéressée. « Malheureusement celui avec le- « quel je traitais, a consulté dans « l'intervalle, des gens que je ne con- « nais pas, et qui lui ont inspiré des « craintes sur mon honnêteté. Je « croyais l'affaire manquée, et j'é- « tais au désespoir, lorsque votre « inépuisable bonté pour moi m'a « donné, il y a quelques jours, les « moyens de la renouer. Je devais « peut-être parler alors; mais je « craignais encore votre bon cœur, « et il n'a pas moins fallu que cette « idée pour me donner la force de « garder mon secret. »

Cette explication s'accordait trop bien avec toutes les circonstances qui avaient eu lieu, pour ne pas satisfaire M. Derville. Il embrassa

Maurice, qui vit dans les yeux de madame Derville, qu'elle partageait l'opinion de son mari, et dans la joie de Virginie, tout l'intérêt qu'elle avait la bonté de prendre à lui.

La présence de M. Derville et de sa famille avait rendu la fête complète, mais elle gênait ces bonnes gens, par les égards mêmes qu'ils s'efforçaient de lui marquer. Il s'en aperçut, et se retira pour les laisser se livrer librement à leur joie et à leur reconnaissance.

CHAPITRE VI.

Les suites de la fête.

Le changement qui s'opéra dans l'état de Thomas, n'alla pas jusqu'à sa personne. L'accroissement de sa fortune n'augmenta son importance ni à ses yeux, ni à ceux de la famille Derville; mais on ne pouvait pas en dire autant de son fils. Si quelque chose nous ennoblit dans l'opinion des gens honnêtes, c'est sur-tout une belle action : celle de Maurice n'avait rien ajouté à l'amitié dont M. et M.me Derville lui donnaient de nouvelles marques tous les jours, mais elle avait servi du moins à la fortifier par une certaine considé-

ration qu'elle venait de lui faire acquérir. La bienveillance fit place à l'estime, et l'on peut dire que la nature des nouveaux sentimens de cette famille produisit une métamorphose réelle dans la personne de celui qu'elle n'avait encore aimé que comme son protégé. L'attachement alla presque à l'enthousiasme: on ne parlait plus de lui que pour lui prodiguer des éloges. On sent bien que Virginie tenait une conduite différente de celle de ses parens. Elle avait dix-sept ans; un juste sentiment des convenances lui avait insensiblement fait perdre l'habitude de la familiarité que l'enfance avait établie entre Maurice et elle; mais son amitié n'était pas altérée par la réserve qu'elle mettait dans son expression. Le cœur de

Virginie avait toute l'innocence et toute la pureté des premières années de son enfance ; aussi se livrait-elle avec sécurité à un sentiment que les bonnes qualités de Maurice et les discours de M. et de M.me Derville concouraient à redoubler tous les jours. Au surplus, cet effet avait lieu sans qu'elle s'en aperçût, sans qu'elle cherchât à s'en rendre compte. Maurice était si bon, qu'il était impossible de ne pas l'aimer. Sa position d'ailleurs était si intéressante ! Virginie ne faisait donc en cela que suivre l'impulsion d'un bon cœur : c'était ainsi qu'elle s'expliquait à elle-même l'intérêt qu'elle lui témoignait. Il ne se passait presque pas de jour qui ne le mît à l'épreuve ; si l'on en juge sur-tout par l'impression profonde que lui

causa le petit événement suivant.

La société réunie chez madame Derville, s'entretenait un jour d'un fait arrivé la veille. Il s'agissait d'un déficit de vingt mille liv. qui s'était trouvé dans la caisse d'un banquier, ami de M. Derville. Ce déficit provenait de l'infidélité du caissier qui, la nuit même, avait pris la fuite. Chacun raisonnait sur cette aventure, et voulait absolument lui assigner une cause particulière. « Ja- « mais, dit un vieillard, vous ne « verrez la fin de ces désordres, « tant qu'on ne fermera pas cet « abyme toujours ouvert pour en- « gloutir la morale, l'honneur et la « fortune des citoyens. Ce sont ces « maisons de jeux que l'on ren- « contre à chaque pas qui...— « Eh « non, répondit le marquis de Sain-

« clair ; toutes ces déclamations sont « dénuées de fondement. Rien n'est « plus simple que la cause du mal- « heur arrivé à Lussac (c'était le « nom du banquier.) Il y a long- « tems que je l'avais prévu. Son « commis est le fils d'un homme de « la classe du peuple ; d'un pauvre « artisan dont le travail pouvait à « peine soutenir six ou sept enfans « dont il était chargé. Il est beau « sans doute de se faire la réputa- « tion d'un philantrope, et de voir « proclamer par-tout sa bienfai- « sance ; mais au lieu d'élever un « de ces enfans au-dessus de son « état, Lussac ne pouvait-il, ne « devait-il pas même borner son « humanité à quelques secours qu'il « eût également répandus sur toute « la famille. Personne ne tient moins

« que moi aux préjugés de la nais-
« sance ; mais sans avoir l'injustice
« de croire que la noblesse des sen-
« timens soit le partage exclusif de
« la noblesse des titres, on convien-
« dra du moins qu'il est sans exemple
« qu'elle se trouve dans la dernière
« condition, et que la bassesse des
« actions ne décèle pas tôt ou tard
« celle de l'origine. » — Maurice heureusement n'était pas présent à cette discussion ; aussi M. Derville ne daigna-t-il pas répondre à des réflexions qu'il ne jugea pas mériter une attention sérieuse ; mais pendant tout ce tems il est difficile de se faire une idée de la situation de Virginie. Elle ne pouvait songer sans frémir, à l'humiliation qu'un tel discours aurait fait subir au pauvre Maurice. Ses yeux restèrent fixés

continuellement sur la porte, tant que Sainclair parla, et le moindre bruit qu'elle croyait entendre, la faisait tressaillir de frayeur. Dans tout autre moment, elle eût désiré que son père entreprît la défense d'une cause aussi juste, mais elle lui sut gré intérieurement de son silence, qui mit fin sur-le-champ à cette embarrassante conversation. Madame Derville eut l'art d'empêcher qu'on ne revînt sur ce sujet, qui ne lui déplaisait pas moins qu'à sa fille. Quant à Virginie, elle avait été si contrariée, que de toute la soirée elle ne put prendre sur elle de s'approcher de madame de Sainclair, pour laquelle elle avait cependant beaucoup d'amitié.

Il y avait sans doute un peu plus que de l'intérêt dans la manière

dont Virginie fit paraître en cette occasion sa sensibilité : mais son attachement pour Maurice, quelque vif qu'on veuille le supposer, n'en était ni moins pur, ni moins innocent. Ce n'était pas Maurice, c'était ses bonnes qualités qu'elle croyait aimer ; mais aussi plus il était estimable, et plus elle devait être fière des témoignages de son estime. Elle pouvait sans rougir, s'avouer à elle-même le desir qu'elle avait de lui inspirer ce sentiment : elle fut assez heureuse pour acquérir un jour la certitude qu'elle y avait réussi.

Depuis plusieurs mois, Adolphe était à Londres. Des affaires y avaient attiré le banquier dans la famille duquel il vivait, et il l'avait suivi. On imagine aisément que ce voyage ne servit qu'à aug-

menter son enthousiasme et sa prévention pour les anglais. Des éloges exagérés, des descriptions passionnées remplissaient toutes ses lettres, et ce n'était pas encore à cela que se bornait sa fureur anglomane. Un jour il avait inséré dans une lettre à madame Derville, une petite pièce de vers qu'il envoyait à Maurice. Elle était de sa composition et en anglais, ce qui lui faisait regretter, disait-il, de ne pouvoir la soumettre au jugement de sa mère et de sa sœur. Cette phrase divertit beaucoup madame Derville et Virginie, qui se disposèrent à prendre lecture de l'ouvrage d'Adolphe, pour avoir le plaisir de lui en dire franchement leur avis. Les vers étaient adressés à une jeune personne. Ils fourmil-

laient de lieux communs et de fadeurs poétiques ; mais si les vers n'avaient rien de remarquable, il n'en était pas de même du post-scriptum : « Ne crois pas, disait-il « à Maurice, que ceci soit le fruit « de mon imagination ; j'ai peint ce « que j'ai vu ; cet éloge peut s'ap- « pliquer à toutes les anglaises ; on « ne saurait se faire une idée de « l'amabilité des jeunes personnes « de ce pays, de leur grâce, de « leur modestie et de leur honnê- « teté, malgré la liberté dont elles « jouissent. Je sais, mon cher cen- « seur, que tu vas te fâcher comme « à ton ordinaire, et me répondre « encore *que ce n'est pas au* « *frère de Virginie* qu'il convient « de croire que les anglaises l'em- « portent sur les françaises, par

« leurs agrémens, et par ce mé-
« lange heureux de la légèreté de
« l'esprit à la solidité de la raison;
« je sais tout cela, mais tout en
« rendant justice à ma sœur, tu
« me permettras de trouver dans
« ta réponse, plus d'honnêteté que
« de moyens victorieux. Virginie
« d'ailleurs peut bien être exceptée
« sans que tu puisses rien en con-
« clure contre mon opinion en
« général.

« Mon fils est un extravagant,
« dit madame Derville après cette
« lecture, et je suis entièrement
« de l'avis de Maurice, ajouta t-elle,
« en embrassant tendrement Vir-
« ginie, qui rougit et n'osa lever
« les yeux sur sa mère. Elle était
« cependant habituée à ses caresses
« et à ses éloges, mais jamais ils ne

« lui avaient causé plus d'embar-
« ras que dans cette occasion.
« Maurice rentra un moment après.
« Madame Derville lui remit les
« vers d'Adolphe, ce qui redoubla
« la confusion de Virginie. Elle ne
« put-être remarquée de Maurice,
« car dès qu'il eut pris lecture du
« post-scriptum qu'il savait que ces
« dames connaissaient, aussi bien
« que la pièce de vers, son embar-
« ras fut au moins égal à celui de
« Virginie. Il en voulait à Adolphe,
« comme s'il eût commis une indis-
« crétion ; il mit le papier dans sa
« poche sans oser proférer un mot,
« et sans se permettre la moindre
« réflexion. Madame Derville
« essaya vainement de le faire
« expliquer ; elle n'en put tirer
« que quelques monosyllabes pour

« réponse. Enfin, il était dans la « situation qui lui paraissait la plus « critique et la plus pénible de sa « vie, lorsque l'arrivée de mon- « sieur Derville vint heureusement « le tirer d'affaire ».

CHAPITRE VII.

Dangers de la Pitié.

Les époques dont l'influence se fait le plus sentir sur notre destinée, ne sont pas toujours celles qui nous frappent davantage. Maurice et Virginie ne firent attention à la lettre dont nous venons de parler, qu'à cause de l'embarras où elle les jeta mutuellement. Quelques jours suffirent pour leur faire oublier cette aventure. Ils étaient bien éloignés de penser qu'un événement, en apparence si indifférent eût changé tout-à-coup les rapports qui avaient existé entre eux jusque-là. C'était en quelque

sorte la ligne de démarcation qui venait d'être tracée entre les affections qui, dans l'enfance, naissent de l'intérêt et de l'habitude, et celles que, dans un âge plus avancé, la réflexion fortifie, et que quelquefois la raison redoute. Cependant, le sentiment qui les unissait n'avait rien qui pût les alarmer. Il ne s'annonçait pas par cette violence et ce trouble qui accompagnent toujours la passion, et ils s'y livraient avec toute la sécurité de l'innocence. Loin d'altérer le calme de leur existence, il y avait ajouté un bonheur jusqu'alors inconnu pour eux. Hélas! il ne fut pas de longue durée.

Maurice formait, pour ainsi dire, un point de réunion entre sa famille et celle de M. Derville. Elles

se confondaient en lui par l'intérêt et la tendresse dont il était l'objet ; il ne pouvait rien arriver dans l'une d'heureux ou de malheureux, que l'autre n'en ressentît la peine ou le plaisir. Elles en firent bientôt la fâcheuse expérience.

Une maladie grave alarma Thomas et Fanchette, pour les jours de Jérôme. Il fut attaqué d'une fièvre maligne, qui s'annonça par les symptômes les plus effrayans. Son âge avancé ajoutait encore aux inquiétudes de ses enfans. Le médecin qui fut appelé parut même attendre fort peu de succès des secours de son art. Il ne restait donc à Fanchette d'autre espoir que ses soins. Elle les lui prodigua avec une tendresse et un zèle infatigables. Elle eut d'abord la consolation d'en voir

le bon effet. Le caractère du mal parut perdre de sa malignité, mais enfin la nature épuisée succomba; et après vingt jours, dont l'activité de Fanchette eut seule le don de prolonger la vie de son père, il expira dans ses bras. Cet affreux événement jeta la consternation dans l'ame de Thomas et de Fanchette. Il ne touchait point à leur fortune, mais il lui faisait perdre une grande partie du prix qu'elle avait à leurs yeux, le plaisir de la partager avec leur père. Ils furent d'autant plus sensibles à cette perte, qu'ils n'y étaient nullement préparés. La vieillesse de Jérôme ne leur avait donné qu'une seule pensée, celle de redoubler les marques de déférence et de respect qui lui étaient dus; jamais la triste idée d'une séparа-

tion prochaine ne s'était présentée à leur esprit, ou du moins ils la repoussaient, comme s'ils eussent éloigné par-là l'approche de ce fatal moment. Il mit le comble à l'affliction de cette famille, mais cette épreuve n'était pas la seule que le ciel lui préparait.

Le chagrin et les fatigues n'avaient pu diminuer les forces de Fanchette, tant qu'elle avait été soutenue par l'espérance; mais le malheur qu'elle craignait, une fois arrivé, sa santé s'altéra visiblement. Bientôt la fièvre se déclara, et des indices trop certains ne permirent plus de douter qu'elle ne fût atteinte de la même maladie que Jérôme. Alors le désespoir s'empara de Thomas. Persuadé que la mort allait aussi lui ravir sa femme, la vie lui

parut insupportable, et il fut bien déterminé à ne pas ménager la sienne. Etabli auprès du lit de Fanchette, il ne voulut la quitter ni le jour ni la nuit. Ses regards sombres s'attachaient sur elle, comme s'il eût craint de perdre un seul des courts instans qu'il avait encore à connaître cette jouissance. Son extrême sensibilité, sans remédier au mal qui menaçait sa femme, pouvait lui devenir funeste à lui-même. L'effroi que cette idée inspira à son fils, l'éclaira bien vîte sur le seul parti qu'il avait à prendre. Il fit tant d'instances et de sollicitations, qu'il amena son père à souffrir qu'il le remplaçât de tems en tems. Bientôt Thomas, forcé de reconnaître que l'excès même de ses inquiétudes nuisait aux soins qu'il rendait à

Fanchette, finit par s'en reposer entièrement sur son fils. Il était effectivement plus utile à sa mère, par la présence d'esprit qu'il savait conserver dans cette circonstance douloureuse. La complaisance de Thomas fut un triomphe pour son fils; mais elle fit une impression bien différente dans la famille Derville. On ne put s'empêcher de redouter pour ce jeune homme, l'effet d'une contagion dont tout semblait faire croire que la mère allait être la victime. Le danger de Maurice avait redoublé les craintes inspirées par celui de Thomas et de Fanchette. M. et M.me Derville ne pouvaient plus s'occuper que de la situation déchirante de cette famille qui leur avait offert, quelque tems avant, le tableau du vrai bonheur. Quant à

Virginie, elle était trop vivement affectée pour être en état de se livrer à la moindre réflexion. Son imagination frappée ne lui présentait qu'une suite de malheurs. La maladie de Fanchette était trop grave, pour qu'il fût permis de concevoir aucune espérance. « Maurice ne survivra jamais à sa mère, disait-elle, *en gémissant sur le sort de Thomas.* » A tout moment elle montait chez madame Bernard, et lui reprochait son peu d'empressement à s'informer des nouvelles de son neveu et de *sa belle-sœur.* Elle ajoutait aussi que l'*intérêt qu'elle prenait à Fanchette,* lui faisait vivement regretter que l'on ne pût déterminer son fils à la laisser soigner par une garde, dont l'expérience et les connaissances

pourraient être d'un secours beaucoup plus utile que les siens. Mais ce fut en vain que madame Bernard fit à Maurice des représentations à ce sujet. Madame Derville elle-même s'y transporta, et ne put obtenir ce point de tranquillité. Un mois se passa de cette manière, dans une cruelle alternative de craintes et d'espérances. Enfin au bout de ce tems, madame Bernard rapporta des nouvelles plus satisfaisantes, et la joie reparut dans les deux familles. Pendant le cours de cette longue et dangereuse maladie, madame Derville, n'écoutant que son humanité, avait fait de fréquentes visites à Fanchette, et sa présence avait plus d'une fois servi à ranimer le courage de cette famille affligée. Les gens qui ne sont

que riches, n'offrent aux malheureux que de l'argent ; ils ne savent soulager que le besoin ; mais l'art d'adoucir les chagrins et de porter la consolation dans des cœurs brisés et abattus par le malheur, est le secret de la véritable bienfaisance. C'était celui de madame Derville, c'était-là l'espèce de jouissance qu'elle s'était attachée de bonne heure à faire goûter à sa fille ; et si dans cette occasion elle ne la lui avait pas fait partager, c'est qu'elle avait été retenue par l'idée du danger auquel elle l'aurait exposée. Mais insensiblement les obstacles disparaissaient par la convalescence de Fanchette ; il était juste de ne pas différer plus long-tems le plaisir que se promettait le cœur de Virginie. Sa mère la mit au comble de

la joie, en lui annonçant un jour que le lendemain elle la mènerait avec elle chez Fanchette. Pour se faire une idée de l'impression que causa cette nouvelle à Virginie, il faudrait avoir sa sensibilité. Elle trouvait dans l'exercice de cette précieuse faculté une source intarissable de plaisirs, et ceux-là n'ont pas besoin d'être variés pour être vivement sentis. La délicieuse habitude de ces émotions pures et innocentes, servit peut-être à lui déguiser la cause secrète de celle qu'elle éprouva dans cette circonstance. Elle ne s'aperçut pas de la part qu'avait le souvenir de Maurice, à un intérêt qu'elle croyait porter uniquement sur sa mère, et l'illusion que son cœur se plaisait à nourrir, lui persuada que le réta-

blissement de Fanchette occasionnait seul la joie qu'elle ressentait.

Virginie était exempte de prétentions. Son ame se réfléchissait sur son extérieur. Sa mise décente et modeste n'annonçait aucune recherche ; cependant sa toilette ne l'occupa jamais plus que le jour de la visite qu'elle allait faire à Fanchette. Une parure trop élégante aurait été ridicule ; d'un autre côté , disait-elle , une robe trop négligée pourrait paraître une marque de mépris. Elle les essayait toutes et n'en trouvait pas une seule qui allât bien pour la circonstance. Elle remarqua aussi, pour la première fois, la pâleur qui altérait son visage ; et cette réflexion lui fit employer plus de soin à l'arrangement de ses cheveux. Enfin on

vint lui annoncer que sa mère l'attendait pour partir ; elle court, monte avec elle en voiture ; elle reconnaît de loin la maison ; le cœur lui bat en entrant chez Fanchette, mais Maurice n'y est pas, et cette découverte lui a rendu la tranquillité. Elle se livre plus librement à l'impulsion de son cœur ; le fils ne contraint pas par sa présence l'épanchement des sentimens qu'elle brûle de témoigner à la mère.

Au bout d'une demi-heure, madame Derville avait déjà fait plusieurs signes à sa fille pour terminer cette visite. Virginie ne les avait pas compris ; elle adressait sans cesse la parole à Fanchette, mais la seule chose qu'elle desirait savoir, était celle dont elle craignait le plus de parler. Enfin, madame

Derville a prononcé le nom de Maurice. Sa mère la conjure de l'excuser, et s'efforce d'exprimer les regrets qu'il ne manquera pas d'éprouver. « Il était si fatigué ; « ajouta-t-elle, que j'ai exigé de « lui qu'il prît quelque repos ; de- « puis une heure au plus, mes ins- « tances ont obtenu de lui qu'il « essaierait de se livrer au sommeil « dont il s'est privé pour moi de- « puis si long-tems, et qu'il fuirait « encore sans la crainte qu'il a de « me causer de l'inquiétude. » Un moment après cette explication, Virginie se leva et suivit sa mère en silence.

Maurice fut au désespoir qu'on ne l'eût pas prévenu de l'arrivée de madame Derville et de sa fille. Il parut chez sa mère, un quart-

d'heure après le départ de ces dames, sans avoir pu dormir. Depuis quelque tems une agitation inconnue ne laissait aucun relâche à ses esprits. Il en avait d'abord attribué la cause à la maladie de sa mère ; mais il éprouvait à son grand étonnement, que la diminution de ses inquiétudes n'en avait point apporté à la violence de ses tourmens. Cependant plus il sondait son cœur, et plus il avait lieu d'être rassuré sur sa disposition. Il lui semblait entièrement rempli par le bonheur que lui procurait la guérison de sa mère. Il est vrai qu'à cette idée se mêlait le sentiment de la reconnaissance qu'il devait à madame Derville, pour le tendre intérêt qu'elle avait témoigné pendant le cours de cette terrible ma-

ladie ; et insensiblement cette réflexion le conduisait à s'occuper aussi de Virginie. La complaisance qu'elle venait d'avoir d'accompagner madame Derville, exaltait son imagination, et passait à ses yeux pour le plus grand effet du courage et de la sensibilité. Il se reprochait de ne l'avoir pas justement apprécié pendant les douze années qu'il avait passées avec elle, et croyait ne la bien connaître que depuis les six semaines qu'il en était éloigné. La vérité est que cette absence avait à son insçu opéré un grand changement dans son cœur.

Virginie, comme on l'a vu, n'était pas plus tranquille de son côté. Les momens qu'elle consacrait autrefois au travail et à la culture de

ses talens, elle les employait aujourd'hui à la méditation. Si sa mère la laissait seule, ce qui arrivait quelquefois dans la matinée, elle passait des heures entières livrée à une mélancolie habituelle et que rien ne pouvait dissiper.

Un jour qu'elle était, comme à son ordinaire, plongée dans ses réflexions, elle en fut distraite par le bruit des pas d'un homme qui s'avançait vers elle. Elle observe des traits qui ne lui paraissent pas inconnus, et après un moment d'incertitude, elle pousse un cri. « Ah ! Maurice, dit-elle, c'est « vous. » La pâleur de son visage et les traces que le chagrin y avait sillonnées, le rendaient presque méconnaissable. La surprise avait arraché cette exclamation à Vir-

ginie ; elle sentit qu'elle était déplacée, mais la réflexion vint trop tard. Elle voulut pourtant réparer l'effet de ce premier mouvement, en tâchant de lui donner aux yeux de Maurice, une cause différente de celle qui l'avait dictée. « Vous « avez bien souffert, ajouta-t-elle, « vous avez été le plus malheureux « des hommes. » — « Oui, dit Mau- « rice, mais il me semble que dans « ce moment j'en suis le plus heu- « reux. » Cette phrase fit rougir Virginie, et elle ne fut pas plutôt prononcée que Maurice lui-même, en fut embarrassé. Il s'empressa bien vîte de l'expliquer. « N'est-ce « pas un bonheur que d'être sorti « de la cruelle situation où je me « suis trouvé ! jamais vous n'ima- « ginerez tout ce que mon cœur a

« souffert. » — « Ah ! je sens bien... :
« je crois.... dit Virginie, que rien
« ne peut se comparer à ce pénible
« état. — « Et comment, reprit Mau-
« rice, pourriez-vous vous en faire
« une idée ? jamais ce qui vous est
« cher n'a couru de danger. » —
« Jamais ! dit Virginie en poussant
« un profond soupir : il est vrai que
« mes parens ne m'ont heureuse-
« ment pu causer une seule inquié-
« tude ; mais... » Elle voulut ache-
ver, son embarras l'en empêcha.
L'émotion de Maurice était au moins
égale à la sienne : tous deux gardè-
rent un profond silence, et n'osèrent
plus lever les yeux l'un sur l'autre.
Dans ce moment madame Derville
entra. Elle témoigna une surprise
extrême à la vue de Maurice. « Je
« sors de chez votre mère, lui dit-

« elle; l'on vous y croit à présent « retiré et endormi dans votre « chambre? » — « Il est vrai, répon- « dit Maurice en rougissant, que j'ai « d'abord eu ce projet, mais j'ai « préféré de faire un léger exercice, « et n'ai pas voulu terminer ma pro- « menade, sans vous avoir exprimé « ma reconnaissance. » Jusqu'à ce moment Maurice s'était trompé lui-même : mais la difficulté qu'il eut à trouver cette excuse, fut un éclair pour sa raison. Il cherchait à trom-per madame Derville; il le vit, et cette affreuse découverte le mit au désespoir. Après son départ, Vir-ginie n'eut pas besoin d'interroger long-tems son cœur, pour sentir sa faiblesse. Dans la consternation où la jeta cette connaissance, elle se félicita du moins que sa réserve eût

rendu son secret impénétrable aux yeux de Maurice. La délicatesse de celui-ci le rassura de même par la certitude que Virginie ne connaîtrait jamais ses sentimens. Peu de jours après, il revint s'établir dans la maison de M. Derville, avec la résolution bien prise de ne pas se rendre coupable d'ingratitude envers ses bienfaiteurs.

CHAPITRE VIII.

Projet de d'Héricourt.

On a déjà vu comment d'Héricourt était parvenu à triompher de l'aversion de madame Derville. Ce succès ne suffisait pas à ses vues ; et quoiqu'il ne prétendît plus lui inspirer un tendre sentiment, il lui importait essentiellement de vaincre l'indifférence qu'elle avait pour lui. Il fut étonné de rencontrer dans cette dernière entreprise beaucoup plus de difficultés qu'il n'en avait trouvé dans l'autre. La raison cependant en était très-simple. La haine est plus pénible pour celui qui s'y livre, que pour celui qui en est l'objet, et

l'on fait volontiers le sacrifice d'un sentiment plus nuisible à soi qu'à son ennemi. L'indifférence au contraire, ne nous donne de torts ni vis-à-vis de lui, ni vis-à-vis de nous-mêmes, et dès-lors nous ne sentons pas autant le besoin de la réparation. Aussi depuis dix ans, d'Héricourt avait beau faire, il ne pouvait effacer l'impression de froideur que son ancienne conduite avait laissée dans l'esprit de madame Derville. Elle remarquait bien tous les efforts qu'il faisait pour regagner son estime ; il poussait jusqu'à l'affectation le soin de montrer une façon de penser entièrement opposée à celle qu'il avait autrefois affichée. Cette ironie, ces sarcasmes amers dont il s'était fait une si cruelle habitude, étaient remplacées par la plus ai-

mable indulgence ; enfin il semblait s'être associé aux principes, comme aux intérêts de M. Derville. Celui-ci était le seul qui ne fut pas surpris de la conduite de d'Héricourt. Les raisons que sa femme avait eues de soupçonner sa probité n'étant jamais venues à sa connaissance, il n'apercevait en lui d'autre changement que celui de ses discours, et se confirmait plus que jamais dans le jugement qu'il avait toujours porté sur la pureté de son cœur. Il était pourtant, sans s'en douter, l'auteur de cette réforme apparente. D'Héricourt frappé d'un entretien qu'il avait eu avec M. Derville, avait sur-le-champ adopté le plan qu'il suivait si fidèlement depuis cette époque. De tous les projets de M. Derville, celui dont il

s'occupait avec le plus d'attention, était l'établissement futur de sa chère Virginie. Ce moment faisait à-la-fois l'objet de ses craintes et de ses desirs. Un jour qu'il s'était ouvert à d'Héricourt sur tout ce qu'il pensait à ce sujet, il ne lui avait pas caché l'embarras où le mettait la nécessité de faire un choix duquel devait dépendre le bonheur ou le malheur de sa fille. Cette considération étant la seule importante à ses yeux, il avait ajouté qu'il était déterminé à lui sacrifier toutes les autres, et à n'apporter qu'une médiocre attention à la fortune de celui qui se présenterait pour devenir son gendre. D'ailleurs, et c'était surtout ce qui avait éveillé l'espérance de d'Héricourt, M. Derville voulait avant tout, consulter l'inclination

de Virginie. « Un père, disait-il, « doit suppléer par ses conseils à « l'inexpérience de sa fille, mais il « doit se garder d'user de son auto- « rité; il peut éclairer et non forcer « son goût. »

Depuis quelques mois, Virginie avait fait usage de cette précieuse liberté qu'elle devait à la tendresse de ses pareps. Deux partis fort avantageux (sous le rapport du moins de la richesse) s'étaient proposés; elle les avait réfusés. La raison qu'elle avait donnée de sa répugnance, était l'extrême jeunesse des prétendans. La sagesse d'un pareil motif se trouvait entièrement d'accord avec les idées de M. Derville: il redoutait pour sa fille les égaremens dans lesquels pourrait être entraîné un mari qui n'en serait

pas préservé par la maturité de l'âge et de la raison. S'il fut satisfait de l'opinion qu'elle manifesta dans cette circonstance, on doit juger de la joie que d'Héricourt en ressentit secrètement. Il se flatta de plaire aisément à Virginie, et c'est pour cela sur-tout qu'il affectait cette grande conformité de principe avec ceux de M. et de M.me Derville; mais il ne lui échappait pas une seule expression qui pût découvrir l'intérêt que lui inspirait Virginie. Une circonspection ainsi soutenue était bien faite pour éloigner de lui toute espèce de soupçons de la part de M. Derville, s'il eût été capable d'en former. Que ne devait-elle pas produire sur un cœur naturellement ouvert et disposé à la confiance? Chaque jour voyait croître celle de

M. Derville pour d'Héricourt. Insensiblement il en vint au point de souhaiter que sa fille lui rendît la même justice que lui, et il finit par encourager ses prétentions en y donnant son approbation : il est vrai qu'elle fut d'abord secrète entre eux deux ; mais c'était toujours un grand pas de fait, et il devait aider à surmonter plus aisément les obstacles qui restaient encore à vaincre. Ils étaient grands, mais ils n'effrayaient pas d'Héricourt. Il pensait que si une fois il avait le bonheur de s'assurer du suffrage de madame Derville, celui de sa fille ne tarderait pas à se déclarer en sa faveur : il ne négligeait pas pour cela les occasions de s'assurer d'avance des dispositions de Virginie ; et plus il avait à cœur de

parvenir à ce but, plus aussi il avait l'art de dissimuler le desir qu'il formait à cet égard. Il s'attachait à faire tout ce qu'il savait lui être agréable. Si quelque bonne action qu'il avait soin de ne pas laisser ignorer, lui méritait le suffrage de Virginie, il feignait de ne pas s'en apercevoir, et paraissait moins chercher des applaudissemens que suivre le mouvement de son cœur. C'est ainsi que depuis quelque tems il s'étudiait à donner à Bernard des marques réïtérées de son intérêt. Il sentait de quel prix était pour lui l'affection de madame Bernard. Son ancienneté dans la maison, et l'attachement qu'elle avait pour ses maîtres, lui donnaient sur leur esprit un crédit qu'il était important de ménager. Sa reconnaissance pouvait

servir à détruire les préventions qu'il voyait établies contre lui, et il cherchait à s'y créer chaque jour de nouveaux droits. Maurice éprouva aussi par la même raison l'effet de la métamorphose qui s'était opérée dans les manières de d'Héricourt. Celui-ci lui prodiguait les attentions les plus flatteuses, sur-tout pour un jeune homme. C'était à lui qu'il s'adressait de préférence, lorsqu'il se présentait quelque affaire secrète ou épineuse : il le consultait même quelquefois, et paraissait déférer à ses avis. Ce retour inattendu n'en fut que plus sensible à madame Bernard. Il ne pouvait manquer de la gagner, et l'on pense bien qu'elle n'eut pas besoin de grands efforts pour ramener Virginie à son sentiment. M. Derville remarqua avec

plaisir un changement qu'il attribuait aux progrès de d'Héricourt sur le cœur de sa fille. Il n'eut même plus aucun doute à cet égard, lorsqu'il l'eut entendue un jour s'expliquer avantageusement sur son compte, et dire que personne ne gagnait plus que lui à être connu. Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de ce qu'il désirait. Il pensa sérieusement à l'exécution de son projet ; il en parla le même jour à sa femme, et lui avoua en riant le petit complot qu'il s'accusait d'avoir formé contre elle. « J'ai « été effrayé, lui dit-il, pour ce « pauvre d'Héricourt, de la sévérité « avec laquelle tu es toujours disposée à le juger. Tu aurais eu « beaucoup de peine à te défendre « d'un peu de partialité, en le pré-

« sentant à ta fille comme le mari « qui lui est destiné, et il importait « dans cette occasion qu'elle le vît « par ses propres yeux. D'ailleurs, « quelle que soit la différence qui se « trouve dans notre façon de pen- « ser à l'égard de d'Héricourt, nous « sommes parfaitement d'accord « sur la conduite à tenir avec Vir- « ginie : son refus ou son consen- « tement préviendront toute espèce « de discussion entre nous. » Madame Derville convint que jamais, de son propre mouvement, elle n'eût jeté les yeux sur d'Héricourt pour en faire son gendre ; mais son mari devait savoir aussi qu'elle n'avait jamais opposé la moindre résistance à sa volonté : elle ne put s'empêcher de lui reprocher le mystère qu'il avait employé vis-à-vis d'elle.

Au surplus, elle trouva juste que la décision de cette affaire fût soumise à Virginie seule, comme y étant la plus intéressée. Elle se contenta de prévenir son mari, qu'en s'engageant à ne rien tenter contre d'Héricourt, elle se verrait avec plaisir dispensée de parler en sa faveur, et le pria de se charger lui-même d'annoncer cette nouvelle à Virginie. Cette condition fut acceptée, et fit un égal plaisir de part et d'autre. Madame Derville n'agissait ni contre son opinion, ni contre son mari; et elle se croyait assurée que sa fille ne consentirait jamais à cette union : d'un autre côté, M. Derville ne voyait pas d'opposition formelle dans la réponse de sa femme, et son projet lui parut dès ce moment accompli. Il s'empressa

de faire connaître à d'Héricourt l'acquiescement de madame Derville, et ne douta pas que sous peu de jours, il n'eût à lui apprendre celui de Virginie. Il la pressentit effectivement sur ce mariage; mais quel fut son étonnement, en voyant la répugnance qu'elle montra pour cette proposition! Il eut beau lui observer que l'âge de d'Héricourt la mettait à l'abri des craintes que lui avait si justement inspirées la trop grande jeunesse de ceux qui s'étaient présentés avant lui; elle persista dans son refus. « Vous ne « voulez que mon bonheur, dit-elle « à son père; votre tendresse n'y « suffit-elle pas? Que pourrait y « ajouter le mariage? Aucune situa- « tion ne me paraît préférable à « celle de vivre avec vous et pour

« vous. » Cette réponse ne fit pas perdre tout espoir à M. Derville. L'éloignement que sa fille montrait pour le mariage, lui paraissait d'un augure beaucoup moins fâcheux pour d'Héricourt, qu'un éloignement pour sa personne; et il ne renonça pas à l'idée de la ramener par la suite à une opinion conforme à ses desirs. D'Héricourt ne porta pas le même jugement que lui. Il ne regarda le discours de Virginie que comme une défaite honnête, et ne crut pas à sa sincérité dans cette occasion. Pourquoi n'avait-elle pas parlé plutôt de l'effroi qu'elle prétendait éprouver à la seule idée du mariage! et comment n'avait-elle d'abord allégué que l'âge de ceux qu'on lui avait proposés? Il fallait, ou que madame Derville l'eût des-

servi dans l'esprit de sa fille, ou qu'une inclination secrète fût le véritable motif que celle-ci couvrait par de faux prétextes. Quelle que fut au surplus la cause de l'humiliation qu'il essuyait, il résolut de la découvrir. Il perdait le fruit de toutes ses peines, et dans le moment où il avait déjà vaincu les plus grandes difficultés. Il sentait que jamais il ne retrouverait l'occasion qui venait de lui échapper. M. Derville, en lui donnant la main de sa fille, avait promis de lui abandonner entièrement sa maison de banque, et de se retirer des affaires. C'était là depuis long-tems l'unique vœu qu'il formait, l'unique but de ses soins et de son prétendu désintéressement : il regrettait moins Virginie que la fortune qu'elle lui aurait

apportée : il prévit l'impossibilité où il serait désormais d'arriver à l'une par l'autre; et dans l'indignation où le mit cette certitude, il se promit d'employer, sans exception, tous les moyens qui s'offriraient à lui, puisque le seul un peu honnête auquel il avait voulu recourir, ne lui avait procuré aucun succès.

CHAPITRE IX.

Les apparences.

MAURICE n'eut pas plutôt fait la fatale découverte du trouble de son ame, et sur-tout de la cause qui le produisait, qu'il prévit dès ce moment que le bonheur serait perdu pour lui sans retour. Obligé de combattre désormais son propre cœur, et de s'armer contre lui-même de toute la sévérité de ses principes, il ne se livra plus qu'avec méfiance à des sentimens dont le charme lui avait si long-tems dérobé le danger. Il sentit qu'il fallait supporter tous les maux, et souffrir la mort même plutôt que de laisser

connaître son secret, et il s'y détermina. Cette résolution courageuse, quelque pénible qu'elle dût être pour lui, servit à lui rendre une sorte de tranquillité. Victime d'une passion à l'ascendant de laquelle il ne pouvait résister, il rentrait en lui-même avec quelque satisfaction ; et s'il n'y retrouvait plus la paix dont il avait joui si long-tems, il y retrouvait au moins son innocence. Mais qui peut expliquer les contradictions du cœur humain ? Il ne se fût regardé lui-même qu'avec horreur, s'il eût osé concevoir quelque espérance, et cependant la rupture du mariage entamé par d'Héricourt, lui causa une joie inexprimable. Cet événement mit une trêve de quelque tems aux réflexions douloureuses

dont son esprit était assailli. Il lui sembla que son malheur était diminué, depuis qu'il n'avait plus rien à redouter pour Virginie ; car il croyait sincèrement qu'aucun motif personnel ne se joignait à l'intérêt qu'il avait pris à la négociation de cette grande affaire. Rassuré par cette idée, il ne crut pas devoir s'observer aussi attentivement sur l'expression du plaisir que cette nouvelle lui avait donné. Ses regards cherchaient plus souvent ceux de Virginie ; il se plaisait à y lire le calme qui devait, selon lui, régner dans son ame, et qui se peignait dans tous ses traits. D'un autre côté, la secrète intelligence qui unissait à son insçu le cœur de Virginie à celui de Maurice, lui faisait aisément comprendre ce qui se passait

en lui. Elle se livrait sans réserve à une sensibilité dont sa candeur n'était point alarmée, et qu'elle croyait excitée par la seule reconnaissance ; mais si ce commerce muet pouvait en imposer à l'inexpérience des deux jeunes gens, il n'exista pas long-tems sans être intelligible pour d'Héricourt. Une fois maître d'une partie de leur secret, il se promit bien d'en profiter, mais le succès dépendait de l'adresse avec laquelle il saurait en faire usage ; il résolut donc de ne communiquer à personne ses observations, avant qu'elles eussent été confirmées par quelque fait, qui ne permît d'élever aucun doute à ce sujet ; et l'attention avec laquelle il se proposa de les épier, lui fit espérer que sous très-peu de tems il

aurait cette satisfaction. S'il fut trompé dans cette attente, il ne perdit pas tout-à-fait ses peines. Au bout d'un mois, il avait lu dans le cœur de Maurice et de Virginie aussi bien et beaucoup mieux qu'eux-mêmes. Il est vrai que la connaissance qu'il venait d'acquérir n'avait servi qu'à accroître son embarras. C'était un grand point d'avoir découvert que leur amour n'existait pour ainsi dire que malgré eux. Cette circonstance était propre à réveiller l'espoir dans le cœur de d'Héricourt, et il jugea qu'il ne s'agissait que d'éloigner Maurice, pour éteindre un sentiment qui ne faisait que de naître. Mais comment faire pour y parvenir? Des difficultés sans nombre s'opposaient à l'exécution de ce projet. Pour dé-

voiler ce mystère aux yeux de monsieur et de madame Derville, il fallait des preuves irrécusables. Ils pouvaient dans l'aveuglement où les tenait leur amitié pour Maurice, refuser de croire à de simples apparences ; c'était d'ailleurs compromettre Virginie elle-même, et il importait essentiellement à d'Héricourt, qu'il ne se montrât pas sous les traits d'un accusateur, aux yeux de celle à laquelle il aspirait à plaire. Il perdait tout, s'il lui devenait odieux ; il fallait donc cacher sa vengeance pour en recueillir le fruit. Son esprit incertain formait mille projets, et ne s'arrêtait à aucun, lorsque M. Derville annonça un jour le retour prochain d'Adolphe. Cette nouvelle fixa tout d'un coup les idées de d'Héricourt

Il entrevit que le fils de monsieur Derville pourrait lui être très-utile dans cette occasion, et quoiqu'il n'eût pas encore de plan bien déterminé, il songea aux moyens de se servir de l'instrument que le hasard lui procurait.

Adolphe était attendu avec la plus vive impatience. Son arrivée fut une fête pour toute sa famille. D'Héricourt se garda bien de troubler ces premiers momens par la moindre tentative. Il ne conçut même aucune inquiétude de l'attachement dont Adolphe donnait à Maurice des marques réitérées. Il sentit qu'il fallait laisser un libre cours à ces épanchemens, que l'absence avait rendus nécessaires, et que l'habitude finirait par affaiblir. Lors même qu'il jugea que le tems

était arrivé de commencer son entreprise, loin d'attaquer ouvertement l'amitié qu'il voulait détruire, il feignit de la partager. Ce moyen fut un de ceux qui le conduisit plus promptement au but qu'il se proposait. Adolphe fut séduit par le sentiment même qui l'attachait à Maurice, et d'Héricourt fut d'abord aimé par reconnaissance. Bientôt celui-ci sut profiter habilement de cette première disposition, et la convertir en une affection véritable et personnelle. La disproportion d'âge ne fut pas un obstacle à cette nouvelle liaison ; d'Héricourt la fit disparaître par l'indulgence qu'il témoignait dans toutes les occasions où Adolphe aurait pu craindre quelques représentations de la part de monsieur Derville. Cette indulgence

au surplus ne portait aucune atteinte à l'estime qu'il devait à d'Héricourt. La conduite de celui-ci paraissait sans reproche ; c'était son cœur plutôt que ses principes, qu'Adolphe trouvait toujours prêt à excuser les écarts de sa jeunesse ; aussi sa confiance en lui ne connut insensiblement plus de borne. Dès qu'il la posséda, d'Héricourt s'attacha principalement à éviter tout ce qui pouvait faire croire qu'il voulût la provoquer. Ce qu'il blâmait sur-tout dans Adolphe, c'était la facilité avec laquelle il faisait part de ses secrets. « L'âge et l'expérience, « ajoutait-il, le corrigeraient à ses « dépens ; et il lui conseillait de ne « pas attendre leurs cruelles leçons, « pour renoncer à cette confiance « dangereuse. » Déjà il ne pouvait

douter par les entretiens qu'il avait eus avec monsieur Derville, qu'il ne fût parfaitement instruit d'une foule de particularités qu'Adolphe croyait ignorées de lui. Celui-ci ne répondit à ces reproches qu'il supposait dictés par l'intérêt, qu'en lui protestant qu'il était le seul homme au monde pour lequel il n'eut rien de caché, à l'exception cependant de Maurice ; mais Maurice était un autre lui-même, et à coup sûr incapable d'une indiscrétion. « Je le « crois, disait d'Héricourt, et à « Dieu ne plaise que je veuille chan« ger votre opinion à cet égard. » Cette phrase répétée plusieurs fois avec affectation, finit par frapper Adolphe ; elle lui parut une espèce d'insinuation de la conduite qu'il devait tenir désormais avec Mau-

rice. Il crut que d'Héricourt, mieux informé qu'il ne voulait le dire, lui refusait de plus grands éclaircissemens par délicatesse. Ce silence excita sa curiosité, et d'Héricourt eut soin de ne jamais la satisfaire. Cependant Adolphe n'avait encore aucune raison positive d'accuser son ami ; il était seulement dans un état d'incertitude pénible pour son cœur. Ses soupçons étaient même effacés au bout de quelques jours, lorsqu'une nouvelle circonstance vint encore les faire renaître. Depuis deux mois il vivait dans la plus terrible agitation. Une femme avait produit une vive impression sur son cœur. Ce n'est pas assez que celle que l'on aime soit aimable, il faut encore qu'elle soit accomplie. Telle fut du moins la marche ra-

pide de l'imagination d'Adolphe. Elle se plut à parer Hortense de ses plus brillantes couleurs, à l'embellir de toutes les qualités et de toutes les vertus. Il ne pouvait plus vivre sans la voir; il la suivait par-tout, au spectacle, aux promenades et dans tous les lieux publics; mais il n'avait pas le bonheur d'être admis chez elle, et c'était là le sujet de son désespoir et de son ambition. Confident de sa passion, Maurice avait été d'abord témoin de sa naissance et de ses progrès. Quelques informations lui avaient suffi pour acquérir des renseignemens propres à dissiper l'illusion de son ami. Célèbre par ses attraits, Hortense ne l'était pas moins par le nombre des amans qu'elle avait eus. Plusieurs aventures d'éclat avaient fondé sa

réputation, et enchaînaient à son char cette foule de gens qui mettent un si grand prix à la possession d'une femme à la mode. Maurice espéra que ces détails opéreraient la guérison d'Adolphe. Il vit avec étonnement qu'ils ne servirent qu'à irriter son mal. L'espoir du succès enflamma son amour; il ne s'occupa plus dès ce moment que des moyens de se faire présenter chez Hortense : enfin un jeune homme avec lequel il fit connaissance, et qui au bout de huit jours était *son ami intime*, se chargea de lui procurer ce bonheur. Le jour fixé pour cette entrevue si désirée, il vint faire part de sa joie à d'Héricourt. Maurice était présent, et cette considération ne le retint pas. Les soupçons qui s'étaient élevés dans son

esprit, n'y avaient laissé aucune trace : d'ailleurs est-on méfiant lorsqu'on est heureux ? Il ne prévoyait pas cependant toutes les contrariétés que cette journée lui préparait. Sa mère avait beaucoup de monde à dîner, et il ne put se dispenser d'y rester. Il s'en consola par l'espoir de s'échapper à l'heure du spectacle ; mais tout se réunissait contre lui. Au moment où il se disposait à sortir sans qu'on l'aperçût, il fut retenu par son père, qui le pria d'avoir, pour cette fois seulement, la complaisance de rester, et de faire le whist d'une femme âgée, à laquelle il était embarrassé de refuser ce plaisir. Adolphe n'osa témoigner l'humeur que lui causait cette proposition : il se mit au jeu attendant avec impatience la fin de

la partie. Pour surcroît de malheur, on vint lui apporter une lettre, au moment où il se trouvait enfin libre. Il reconnaît l'écriture de l'ami en question; il brûle d'en prendre lecture; il l'ouvre, mais sur-le-champ sa figure se décompose. On le prévient qu'Hortense était restée chez elle presque toute la soirée, et qu'impatientée de l'attendre inutilement, elle prenait son parti de sortir, ne voulant pas manquer aux personnes chez lesquelles elle était invitée. Cette dernière phrase surtout le mit au désespoir. Il vit qu'Hortense était piquée, et que vraisemblablement elle ne voudrait plus le recevoir; mais ce qui le frappa singulièrement à la fin de cette affreuse journée, ce fut un mot de M. Derville qui, après l'a-

voir remercié avec beaucoup d'affectation de la complaisance dont il avait fait preuve, ajouta en lui prenant la main : « L'ennui est moins à « craindre que les regrets. » Le ton avec lequel il prononça ces mots, et l'expression qui les accompagna, ne permirent plus à Adolphe de douter que son père n'eût voulu faire allusion à la manière dont il avait dû passer la soirée. Il vit clairement que cette partie de whist n'avait été qu'un prétexte pour la lui faire manquer. La première idée qui lui vint, fut qu'il avait été trahi par Maurice. Il monte en fureur chez d'Héricourt ; mais celui-ci ne l'en vit pas plutôt convaincu, qu'il feignit de prendre la défense de Maurice : il est vrai que ce fut si faiblement, et avec tant d'hésita-

tion, qu'elle ne servit qu'à changer en certitude les soupçons d'Adolphe. Il voulait avoir sur-le-champ une explication, mais d'Héricourt en redoutait les résultats : il combattit ce projet, et lui représenta qu'il n'était pas encore tems de laisser agir son ressentiment.

La moindre chose effarouche celui dont la conscience a quelque reproche à se faire. La plus petite nuance de refroidissement de la part d'un ami, fait craindre qu'il ne connaisse tous les torts dont on s'est rendu coupable envers lui ; mais par la raison contraire, l'innocence de Maurice devait lui laisser ignorer tout ce qui se passait. Le silence d'Adolphe l'empêchait de soupçonner ses injustes préventions, et son changement devait

lui être d'autant moins sensible ; qu'il ne passait presque plus que les heures de repas dans la maison paternelle. Il est inutile de dire qu'il n'avait eu rien de plus à cœur que de se justifier auprès de la belle Hortense, et que depuis long-tems tous ses momens lui étaient consacrés : seulement il avait le plus grand soin d'en faire un mystère à Maurice. Il s'applaudissait de cette conduite qui le mettait à l'abri des réprimandes de son père, lorsque le hasard déconcerta toutes les mesures de sa prudence.

Il avait un jour accompagné Hortense à l'opéra. Au moment de la sortie, comme il attendait avec elle que sa voiture avançât, il fut reconnu et salué par Maurice. Cette rencontre l'embarrassa extrême-

ment, et dans le premier mouvement de son humeur, il ne put s'empêcher de faire part à Hortense du sujet de ses craintes. Celle-ci ne fit que rire de ce qu'elle appelait l'enfantillage d'Adolphe, et le plaisanta long-tems sur les ménagemens auxquels il se croyait encore à son âge, obligé envers son père. Cette réflexion calma sur-le-champ ses inquiétudes, elle le rendit même presque honteux de son observation. Pleinement rassuré, ou ce qui revient au même pour le moment, s'étourdissant sur les suites qu'il avait d'abord appréhendées, il donna la main à Hortense jusqu'à sa voiture, et la reconduisit chez elle. Il se tramait pourtant quelque chose contre lui, mais ce n'était pas de la part de celui qu'il en

soupçonnait si injustement. A quelques pas de lui, confondu dans la foule, d'Héricourt avait tout observé et tout entendu. Il alla sur-le-champ instruire M. Derville de ce dont il venait d'être témoin; mais pour cette fois ne craignant pas d'être compromis, il ne lui recommanda pas le secret qu'il avait exigé lors du premier rapport qu'il lui avait fait.

M. Derville était loin d'user de sévérité vis-à-vis de son fils. Il savait que si l'on ne doit jamais donner son approbation aux écarts de la jeunesse, il en est cependant quelques-uns sur lesquels la prudence exige que l'on ferme les yeux. Mais dans cette circonstance il crut devoir apporter toute son attention à l'avis qu'il recevait. Ce ne pouvait

être un véritable attachement qui liait à son fils une femme du caractère d'Hortense. Elle savait qu'Adolphe devait avoir un jour de la fortune, et vraisemblablement elle avait calculé qu'elle pourrait tirer parti de son inexpérience et de la passion qu'elle avait eue l'art de lui inspirer. Il n'y avait pas un moment à perdre, pour le tirer du danger dans lequel il était engagé. Il se livra toute la nuit à ses réflexions, et ne put trouver un seul moment de repos. Adolphe pendant ce tems, s'oubliait auprès d'Hortense; les heures s'écoulaient sans qu'il s'en aperçût. Enfin le jour commençant à paraître, l'avertit qu'il fallait songer à rentrer chez lui. Il ouvre sa porte avec la précaution de ne faire aucun bruit

qui pût faire soupçonner l'heure à laquelle il s'était retiré ; mais en entrant dans son appartement, il est surpris d'y trouver quelqu'un d'établi. Il regarde, c'est son père. Il se trouble ; il veut parler ; il ne sait que rougir. « Eh bien ! dit M. « Derville, m'as-tu donné assez « d'inquiétudes ? faut-il donc que « tes amusemens n'existent qu'aux « dépens de mon repos. » Adolphe rassuré par ce ton de bonté, chercha à s'excuser. Il prétendit que des jeunes gens de ses amis l'avaient, en quelque sorte, entraîné au bal malgré lui. « Mon fils, dit alors « M. Derville d'un ton sévère, je ne « vous ai pas questionné ; évitez-vous « la honte de recourir au mensonge « pour vous justifier. Demain, nous « aurons ensemble une explication

« qui me paraît plus nécessaire que « jamais. » A ces mots, il laissa Adolphe pétrifié de ce qu'il venait d'entendre, et se retira sans attendre sa réponse.

Dès qu'Adolphe fut un peu revenu de l'extrême surprise où l'avait jeté cette scène imprévue, il en chercha la cause et crut bientôt l'avoir devinée. Il se rappela la rencontre de Maurice, et ne douta pas un moment que ce ne fût lui qui l'eût dénoncé à son père. Il attendait le réveil de d'Héricourt, car on pense bien que l'agitation où il se trouvait ne lui permit pas de chercher à prendre le moindre repos. Tant qu'il avait été seul, sa colère s'était concentrée ; elle n'en éclata que plus vivement lorsqu'il vit d'Héricourt. Il se livra dans son

emportement à toutes les imprécations et à tous les projets de vengeance contre Maurice. D'Héricourt convint que les apparences pour cette fois parlaient fortement contre lui, et ajouta du ton d'un homme qui fait un effort sur lui-même, qu'il croyait ne pas devoir dissimuler que la veille, en rentrant chez monsieur Derville, il l'avait trouvé seul avec Maurice, et que le silence qu'ils avaient gardé l'un et l'autre à sa vue ne prouvait que trop que sa présence avait interrompu leur conversation. « Eh bien ! dit Adolphe, « allez-vous encore essayer de con- « tenir ma juste indignation ? Je « vous préviens que dès ce moment « je ne veux écouter qu'elle, et que « je ne tarderai pas à être vengé. » D'Héricourt lui représenta les obs-

tacles qu'il rencontrerait dans cette entreprise ; Maurice était soutenu par monsieur Derville ; celui-ci ne manquerait pas de blâmer son fils, et n'était déjà que trop disposé à le juger défavorablement, et il ne balancerait jamais à lui supposer des torts, s'il s'élevait jamais le plus petit différend entre lui et Maurice. Ces réflexions aigrissaient encore Adolphe, et d'Héricourt l'amenait insensiblement au degré d'exaltation dont il avait besoin. Feignant alors de se rendre à la justice des raisons qu'il devenait inutile de combattre : « Puisqu'il m'est impos-
« sible de vous dissuader du projet
« que vous avez de vous venger,
« mon amitié, dit-il, ne doit plus
« s'occuper que du soin de préve-
« nir tout ce qui peut en résulter de

« fâcheux pour vous. Il faut forcer « votre père lui-même à se pro- « noncer contre Maurice, et pour « cela vous avez un moyen infail- « lible. Déjouez ses projets ; dé- « voilez sa conduite hypocrite. Ne « voyez-vous donc rien de ce qui « se passe depuis long-tems ? » Après ce début qui excita la surprise et l'attention d'Adolphe, d'Héricourt lui conta tout ce qu'il avait découvert de l'amour de Maurice pour Virginie. « Il possède déjà, « ajouta-t-il, toute la profondeur « et toute la dissimulation qui peu- « vent assurer le succès des desseins « qu'il a conçus, ou il se flatte de « l'idée de plaire à votre sœur à « l'insçu de sa famille, et je frémis « de le dire, de devenir peut-être « un infâme séducteur, ou connais-

« sant l'aveugle amitié de monsieur « Derville, il ne désespère pas, à « force de soins et de complaisance, « d'obtenir un jour..... Mais j'ai « peut-être tort de vous parler si « franchement. Il eût mieux valu, « sans doute, que je fisse mes ef- « forts pour vous réconcilier avec « Maurice, et il se peut, après tout, « que l'attachement que je porte à « votre famille, m'ait exagéré les « dangers auxquels je crois votre « sœur exposée. » — « Non, non, « répondit Adolphe; je vous dois « la plus vive reconnaissance; mon « amitié pour Maurice, n'était fon- « dée que sur une illusion; le plus « grand service que vous ayez pu « me rendre, était de me dé- « tromper. »

Un homme irrité est facile à per-

suader. Il adopte avec plaisir tout ce qui peut justifier à ses propres yeux, le desir qu'il a de satisfaire sa passion. C'était précisément la situation où se trouvait Adolphe ; il fut étonné de n'avoir pas fait plutôt l'observation qui lui était suggérée par d'Héricourt. Il se rappela une infinité de circonstances, de soupirs, de regards, que sa sotte prévention avait pu seule l'empêcher d'interpréter ; mais sur-tout ce qui le frappa, c'était l'impudence avec laquelle Maurice avait tenté de lui en faire l'aveu ; car il ne pouvait expliquer autrement les éloges outrés et passionnés qu'il lui faisait de Virginie, dans toutes les lettres qu'il lui avait écrites en Angleterre. « Puisque « c'est ainsi, reprit d'Héricourt, « nous n'avons plus rien à desirer.

« M. Derville ne pourra se refuser « à une preuve de cette nature, et « puisque Maurice vous a pris pour « son confident, à votre place je « n'hésiterais pas un instant à en « instruire mon père. Vous le devez « à son honneur, à celui de votre « sœur, au vôtre; tout délai serait « inexcusable. »

Ce moyen devait perdre Maurice; mais il répugnait au caractère d'Adolphe, plus capable d'une violence que de se prêter à toute la circonspection et à la bassesse qu'exigeaient les détours qui lui étaient conseillés par d'Héricourt. Son cœur se révolta sans même qu'il s'en rendît raison, contre une proposition qu'il ne crut rejeter que parce que son effet n'était pas assez prompt, et il quitta d'Héricourt, plus affermi que jamais

dans ses idées de vengeance. Malheureusement l'occasion de s'y livrer se présenta trop tôt.

Maurice était dans l'appartement d'Adolphe, lorsque celui-ci y rentra. Il venait le prévenir des questions que M. Derville lui avait faites la veille sur l'emploi de la soirée de son fils. Il n'était parvenu à les éluder, qu'en soutenant qu'il ne l'avait pas aperçu. Il voulait le prier de ne pas le démentir à cet égard, mais Adolphe ne lui en laissa pas le tems « Que venez-vous faire ici, lui dit-« il? épier mes actions! provoquer « mes confidences! je n'en ai au-« cune à vous faire. Sortez. » Maurice voulut parler. — « Point d'ex-« plication, dit Adolphe en l'inter-« rompant; elle serait inutile. Je « sais tout; oui tout, vil séducteur. »

— « C'en est trop, répondit Mau-
« rice; vous n'avez pas le droit de
« m'accuser et de me condamner
« au silence; lorsque vous aurez
« plus de sang-froid, je m'engage
« à détruire ces lâches calomnies. »
— « Oui, tu veux te ménager le
« tems de préparer ta défense; eh
« bien, réponds sur-le-champ. Ose-
« ras-tu me soutenir que je n'ai pas
« pénétré tes perfides projets? En-
« tendras-tu sans rougir le nom de
« Virginie? — Ces mots produisi-
rent effectivement un embarras visible dans le maintien de Mau-rice, mais son innocence lui rendit peu à peu son assurance. « Je ne
« dois compte à personne, répon-
« dit-il, des sentimens de mon
« cœur, et je défie qui que ce soit
« d'avoir remarqué que j'aie oublié

« un seul moment l'estime et le « respect que mérite si bien la fille « de M. Derville. » Pendant cette réponse, Adolphe sentait sa rage s'allumer davantage ; il lui sembla que Maurice cherchait à éviter de s'expliquer clairement ; il crut acquérir par là, la preuve de toutes les horreurs dont il l'avait soupçonné ; alors ne pouvant plus se contenter : « Insolent, dit-il, en « s'élançant sur lui, voilà la récom- « pense de ta duplicité, et de ton « ingratitude. » En même tems il lui donna un soufflet. Ce traitement ignominieux ne permit plus à Maurice de rester dans les bornes qu'il s'était d'abord prescrites. La rage, la honte, l'honneur s'emparèrent à-la-fois de son ame. Son regard s'alluma, et fixant Adolphe d'un

air menaçant : — « Dans peu, dit-« il, vous entendrez parler de « moi » ; — et il sortit avec précipitation.

CHAPITRE X.

L'honneur et le point d'honneur.

Une grande naissance et de la fortune, sont le partage d'un très-petit nombre d'êtres privilégiés; c'est le hasard qui les donne, mais l'honneur est de tous les états : c'était le seul bien que possédât Maurice, et l'on venait de le lui enlever ! cette affreuse idée bouleversait son ame. Pourquoi dans l'excès auquel il s'était livré, Adolphe ne lui avait-il pas plutôt arraché la vie? Il lui eût au moins épargné l'infamie ; et quelque parti qu'il prît dans cette circonstance, il s'y voyait à jamais condamné, ou par

l'opinion publique, ou par la sienne. Il se flétrissait dans l'esprit même d'Adolphe, en ne lui demandant pas raison de la cruelle insulte qu'il en avait reçue ; d'un autre côté, sa position était telle, qu'en suivant les lois ordinaires de l'honneur, il se déshonorait également. Irait-il, pour prix des bienfaits dont il avait été comblé par M. et M.me Derville, attenter aux jours de leur fils ? Virginie ne devait-elle trouver en lui que l'assassin d'un frère qu'elle aimait si tendrement ? Il lui semblait que, dans cette occasion, les devoirs du point d'honneur ne se trouvaient pas d'accord avec ceux du véritable honneur, et cependant il eût fallu les concilier pour sortir sans tache de cette cruelle situation. A cette incertitude se joignait une réflexion

qui pesait sur son cœur. En descendant en lui-même, il ne se croyait plus entièrement exempt de reproche. Il était certes bien éloigné d'avoir jamais formé la lâche pensée qu'Adolphe lui supposait si injustement : mais n'aimait-il pas effectivement Virginie beaucoup plus qu'il ne devait l'avouer ? Il ne suffisait pas que ce sentiment fût involontaire pour être excusable ; il fallait encore l'attention la plus sévère à ne jamais le laisser paraître. Ce qui venait de se passer ne lui prouvait que trop qu'il n'avait pas été assez fidèle à ce principe, et pouvait-il s'étonner qu'une pareille découverte eût porté à le croire plus coupable qu'il ne l'était réellement. Toutes ces idées le tinrent dans une agitation qui dura plusieurs

jours, et l'empêchèrent de s'arrêter à aucun projet. Tantôt il voulait exiger une satisfaction, et se flattait qu'en ayant soin de ne pas défendre une vie qui lui devenait désormais insupportable par tous les chagrins dont elle allait être semée, il aurait le bonheur de la perdre. Tantôt il se sentait arrêté par la crainte que sa mort même ne l'excusât pas auprès de la famille d'Aldophe, et qu'elle ne se rappelât plus qu'avec horreur la mémoire de l'ingrat qui passerait toujours pour avoir voulu répandre le sang de ce qu'elle avait de plus cher. Ce malheur était celui qui se retraçait le plus vivement à son imagination, et le seul que son courage n'osât envisager. Enfin, après avoir long-tems balancé entre ce qu'il se devait à lui-même et ce

qu'il devait à la famille de M. Derville; cette dernière considération fut celle qui prévalut dans son esprit. Tout rapprochement étant devenu désormais impossible entre Adolphe et lui, il sentit qu'il ne pouvait assurer le repos de ses bienfaiteurs qu'en s'éloignant d'eux. L'honneur lui commandait également de fuir Adolphe et Virginie : mais comment annoncer une pareille résolution, et sur-tout de quelle raison la justifier? D'un autre côté, il ne redoutait pas moins l'opposition de ses parens. Jamais Thomas et Fanchette ne donneraient leur consentement à un projet qui ferait, dans un instant, perdre à leur fils le fruit de tant d'années de travaux, et qui d'ailleurs paraîtrait l'effet d'un défaut de reconnais-

sance. Mais plus il en a coûté de prendre un parti, et plus on s'y affermit par les obstacles mêmes qui se présentent pour le contrarier. Maurice ne prévit toutes ces difficultés que pour les surmonter, et il se décida sur-le-champ à ne faire confidence à personne de ses intentions, bien déterminé à quitter, et la maison de M. Derville, et Paris; il fit secrètement les préparatifs de son départ. Cependant l'approche de ce moment lui fit éprouver un chagrin auquel il ne s'était pas attendu. Il n'osa calculer les suites fâcheuses de cette démarche. Qu'allaient penser M. et M.me Derville ? Quelle opinion Virginie aurait-elle de lui ? Il les quittait, et pour toujours, suivant toute apparence. Cette réflexion aten-

drissait son cœur, et réveillait malgré lui, jusqu'à l'ancienne amitié qu'il avait eue pour Adolphe. C'était lui qui causait tous ses malheurs, et pourtant il sentait que le préjugé l'empêchait seul de lui pardonner, et d'avoir une explication avec lui. Enfin, la veille du jour fixé pour cette terrible séparation, il lui écrivit cette lettre qu'Adolphe ne reçut que le lendemain à son retour de la campagne où il avait passé quelques jours :

« Jouissez, Monsieur, de votre « ouvrage; votre haine a tout lieu « d'être pleinement satisfaite : vous « me forcez de payer les bontés « de votre respectable père, par la « plus noire des ingratitudes; si je « restais ici, vous seul savez à quoi « l'honneur m'oblige : ma fuite me

« met à l'abri des reproches que me « ferait ma conscience, mais elle « m'expose à ceux de toute votre « famille. Je vais me trouver en « butte aux soupçons les plus in- « justes. Cette idée est déchirante « pour mon cœur; si le vôtre n'est « pas changé, elle ne vous rendra « pas moins malheureux que moi. « Lorsque le tems et la réflexion « vous auront permis de juger « vous-même votre conduite, vous « blâmerez sûrement l'indigne vio- « lence à laquelle vous vous êtes « portée, et vous ne pourrez vous « empêcher de regretter, peut-être « un jour, d'avoir su si mal appré- « cier les sentimens et l'amitié de « MAURICE. »

Cette lettre soulagea un peu son cœur, mais il avait encore de rudes

assauts à soutenir. Il passa presque toute la journée chez ses parens. Leurs caresses qu'il lui était si doux de recevoir ordinairement, lui parurent cette fois beaucoup plus pénibles, que tous les reproches que son silence lui faisait éviter. Vingt fois il fut sur le point de le rompre. Il s'accusait de dureté, en songeant à la consternation dans laquelle il allait les plonger le lendemain; enfin il ne pouvait les quitter, et vraisemblablement sa tendresse pour eux aurait fini par triompher de ses résolutions, si on ne fût venu le chercher de la part de madame Derville. Il était déjà tard; Maurice prit congé de Thomas et de Fanchette. Il eut à peine le tems de sortir précipitamment pour donner un libre cours à ses larmes.

Une épreuve non moins difficile l'attendait encore.

« Mon cher Maurice, lui dit ma-
« dame Derville dès qu'il fut entré
« chez elle, j'ai besoin de vous de-
« main toute la journée; il faut que
« vous nous accompagniez à la cam-
« pagne, Virginie et moi. Vous sa-
« vez combien M. Derville aime la
« nouvelle maison qu'il a achetée
« dans la vallée de Montmorency.
« Je me propose d'y faire quelques
« changemens et de lui en ménager
« la surprise. Adolphe est absent,
« et d'ailleurs il a rarement quel-
« ques instans à nous accorder:
« voyez si vous ne serez pas trop
« contrarié de nous servir d'écuyer.

Le chagrin de ne pouvoir jouir d'une partie aussi agréable, fut moins ce qui toucha Maurice que la

nécessité d'affecter l'air tranquille, lorsque son cœur était aussi agité, et de témoigner sa reconnaissance pour une invitation aimable à laquelle il savait bien qu'il ne pourrait se trouver. La contrainte où le mit cette situation ne lui permit pas de la prolonger long-tems. Il sortit un moment après de chez M.me Derville, sans avoir à peine osé lever les yeux sur elle et sur sa fille. Il entendit sonner minuit; c'était l'heure à laquelle partait la voiture qui devait l'éloigner de Paris. Il se hâta de sortir de la maison, mais ce ne fut pas sans s'être retourné plusieurs fois pour regarder encore les fenêtres de M.me Derville et de Virginie, auxquelles il adressa les adieux les plus touchans, quoiqu'elles ne pussent les entendre.

CHAPITRE XI.

L'Enlèvement.

Le lendemain Virginie et sa mère se levèrent de très-grand matin, ainsi qu'il avait été convenu. Mais au bout d'un certain tems, Maurice ne paraissant point, madame Derville crut qu'on avait oublié de l'éveiller et l'envoya prévenir qu'on n'attendait plus que lui pour partir. Madame Bernard monta elle-même chez son neveu. La porte de sa chambre était ouverte, elle fut étonnée de ne point l'y trouver. Bientôt une remarque qu'elle fit, augmenta sa surprise ; le lit n'offrait pas la moindre marque de dérangement, et il

était clair que Maurice n'y avait pas couché cette nuit. Cependant elle ne soupçonna pas sur-le-champ la vérité. La bonne opinion qu'elle avait de lui, écartait de son esprit tout jugement défavorable. Elle alla donc rendre compte à madame Derville de l'absence de son neveu, et pour prévenir toute espèce de réflexion à ce sujet, elle donna comme certaine, l'idée qui s'était présentée à son esprit, savoir qu'il était chez son père, et que dans un moment il serait de retour. Elle venait d'envoyer chez Thomas un exprès à qui elle avait recommandé de faire la plus grande diligence, et elle ne douta pas que Maurice ne revînt avec lui ; mais ce fut son père lui-même, que son inquiétude et son effroi firent accourir pour

annoncer que son fils n'avait pas paru chez lui. Cette nouvelle jeta tout le monde dans les plus vives alarmes, et ce fut d'abord à cela seul que son effet se réduisait. La pensée du mal était toujours la dernière que conçut madame Derville; le témoignage même des yeux de madame Bernard eût à peine suffi pour lui faire croire son neveu coupable, et l'amitié, le plus éloquent des défenseurs, le disculpait assez dans l'esprit de Virginie. Cette première impression était cependant l'effet du sentiment plutôt que celui de la réflexion ; chaque instant devait servir à la détruire. L'espérance trompée fit place à la crainte. La matinée entière passée en attente vaine, ne laissa plus aucun moyen de se flatter. Les soupçons commen-

cèrent à s'emparer de tous les esprits, mais personne n'osait encore ni les communiquer, ni même se les avouer, lorsque d'Héricourt arriva. Il n'avait pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il s'était empressé de venir, pour apprendre tous les détails d'une aventure qui le remplissait de joie. Il affecta d'abord une grande sensibilité; puis sous le prétexte de justifier Maurice, il l'accusa réellement par des réflexions qui n'étaient malheureusement que trop d'accord avec celles que chacun commençait à faire. « On attachait peut-être, disait-il, beaucoup trop d'importance à un événement qu'il ne fallait sans doute attribuer qu'à une étourderie bien excusable à l'âge de Maurice, et il ne fallait pas concevoir de trop

vives inquiétudes d'une absence qui, après tout, n'avait peut-être pas lieu pour la première fois. Au surplus ses plaisirs, quels qu'ils fussent, n'avaient produit aucun relâchement visible dans son travail et son application, et cette considération méritait un peu d'indulgence. Madame Derville était loin d'adopter un pareil moyen de défense, mais il ne la surprit pas de la part de d'Héricourt ; il était en tout conforme aux principes qu'elle lui connaissait ; aussi y fit-elle très-peu d'attention. Il n'en fut pas de même de Virginie. Elle n'avait pas assez d'expérience pour apprécier à leur juste valeur, des paroles qui n'étaient qu'un piège tendu à sa bonne foi. Elle ne vit dans leur obscurité qu'un reste de ménagement pour Maurice,

et elle ne douta pas un moment que d'Héricourt n'eût acquis la certitude des faits qu'il ne présentait que comme des vraisemblances. Une accusation plus positive et plus claire aurait à coup sûr révolté son esprit; mais pouvait-elle se méfier d'une idée qu'elle croyait avoir conçue d'elle-même et qu'elle attribuait uniquement à sa pénétration! Il est souvent moins facile de détruire ses propres préventions, que celles des autres; et celui que nous sommes disposés à défendre contre des attaques étrangères, n'en est quelquefois que plus exposé à celles que nous lui faisons personnellement. Plus l'esprit de Virginie avait été éloigné du soupçon, plus ce soupçon une fois formé, se changea promptement en persuasion. Bien-

tôt ses réflexions devinrent insupportables ; elle fut obligée de se retirer dans sa chambre pour cacher à tous les yeux, la tristesse dans laquelle elle se sentait involontairement plongée. D'Héricourt qui observait attentivement ce qui se passait dans son ame, ne vit pas sans plaisir ce mouvement de dépit et de sensibilité ; et enchanté de ce premier succès, il se promit bien de ne rien négliger pour terminer glorieusement une entreprise si bien commencée.

Cependant Adolphe était avec Hortense à la campagne, ignorant l'événement qui causait l'inquiétude de sa famille. Une lettre de d'Héricourt l'en instruisit, et le força de revenir à Paris sur-le-champ. « Il « n'y a pas un moment à perdre,

« lui disait-il ; votre présence ici « devient indispensable, non pour « aider à débrouiller une énigme « qui doit vous paraître aussi peu « importante qu'à moi, mais pour « profiter de la plus belle occasion « qui se soit jamais présentée de « porter les derniers coups à votre « ennemi. Vous verrez que mon « zèle pour vous n'a pas attendu « votre arrivée pour agir ; vous « serez content, je l'espère, de la « disposition générale des esprits. »

Cette nouvelle produisit sur Adolphe une impression bien différente de celle que d'Héricourt attendait. La scène qui avait eu lieu, et le tems qui s'était écoulé depuis, avaient entièrement changé la nature de ses dispositions. Dans le premier moment, il s'était aban-

donné à la violence de son caractère ; le sang de Maurice eût à peine suffi pour satisfaire son ressentiment, mais il avait éprouvé que le desir de la vengeance plaît davantage que la vengeance elle-même. Le remord avait suivi la faute dont il s'était rendu coupable envers son ami, et depuis qu'il reconnaissait ses torts, il commençait à douter de ceux de Maurice. La situation dans laquelle il se trouvait depuis cette époque, devenait d'autant plus embarrassante pour lui, qu'il n'osait l'avouer à d'Ifé-ricourt, qui l'eût à coup sûr traité de faiblesse, et qu'après le cruel affront qu'il avait fait à Maurice, il sentait que le publier eût été mettre le comble à l'indignité de son procédé. Il cacha donc soigneusement cette affreuse aventure, et la lettre

de d'Héricourt le détermina à revenir par un motif bien contraire à celui qu'il lui présentait. Il pensa que Maurice, contraint par les lois de l'honneur, d'exiger satisfaction de l'offense qu'il avait reçue, commençait par renoncer à des bienfaits qu'il ne pouvait plus accepter sans rougir, et qu'il ne tarderait pas à lui faire connaître le lieu de sa retraite. Il n'eut pas plutôt fait cette réflexion, qu'il s'empressa de revenir à la maison paternelle. Son premier soin en arrivant fut de monter à sa chambre, et de s'y enfermer. Après s'y être promené quelque tems à grands pas, en proie à mille pensées différentes, il s'approcha de son bureau, et sous quelques papiers qu'il dérangea sans intention, il découvrit une lettre. Il

reconnait l'écriture de Maurice, en prend lecture, et croit en avoir déjà deviné le sujet. Mais sa douleur seule égale sa surprise ; la modération, la dignité même de celui qu'il a si horriblement outragé, ne lui permettent plus de douter de l'injustice de ses soupçons. On ne peut pas allier une conduite aussi noble aux vils sentimens qu'il lui avait supposés ; mais comment réparer un affront aussi humiliant ? Il aurait voulu voler dans les bras de son ami ; il sentait qu'il ne méritait plus de l'appeler de ce nom, et Maurice injustement flétri par le préjugé, lui semblait moins à plaindre que lui, puisqu'il ne perdait pas sa propre estime. Tous ses torts se retracèrent à son esprit, et le jetèrent dans une tristesse dont

M. et madame Derville furent bien éloignés de soupçonner la véritable cause. La disparition de Maurice faisait le sujet de leur entretien, lorsqu'Adolphe entra dans le salon. Virginie occupée à broder, gardait le plus profond silence. L'attention qu'elle paraissait prendre à son ouvrage lui servait à cacher l'émotion de son ame. Quant à d'Héricourt, il suivait fidèlement le plan qu'il s'était tracé : tantôt il feignait de douter avec M. et M.me Derville, tantôt il partageait leurs espérances, et toujours quelque mot habilement placé détruisait, sans qu'il parût y songer, tout ce qu'il venait de dire pour la justification de Maurice. Adolphe était le seul à qui ce manège fut visible; l'adresse de d'Héricourt le désespérait, et ce qui

ajoutait à son chagrin, il ne pouvait lui en faire de reproches. C'était pour lui, qu'il se prêtait à un rôle dont son amitié seule pouvait lui cacher ce qu'il avait d'odieux. Cette affreuse pensée le mettait dans la plus cruelle agitation. Elle devait bientôt redoubler par la scène qui se préparait.

Le hasard venait d'amener un de ces événemens dont la rareté fait souvent contester la vraisemblance. La nuit même du départ de Maurice, une jeune personne du voisinage avait disparu. Tandis que sa mère faisait les recherches les plus exactes pour découvrir le lieu où elle se tenait cachée, elle apprend la consternation qu'a répandue dans la maison de M. Derville, la fuite d'un jeune homme employé chez lui. La

coïncidence de cette évasion, et de la nuit où elle avait eu lieu, éveille ses soupçons : elle court chez M. Derville, et se fait annoncer pour avoir des choses importantes à lui communiquer. Pendant qu'il délibère s'il la recevra, elle entre avec précipitation ; ses traits portent l'empreinte de la douleur et du désespoir. A cette vue, Virginie se lève et fait quelques pas pour aller au-devant d'elle. M. et madame Derville l'encouragent par un sourire de bonté ; la curiosité fixe l'attention d'Adolphe et de d'Héricourt. Elle veut parler ; les sanglots qui s'échappent, malgré elle, lui ôtent l'usage de la voix. Enfin, lorsqu'elle leur eut donné un libre cours, et qu'elle eut éprouvé une sorte de soulagement : « Mes

« pleurs vous marquent assez, dit-
« elle, qu'une curiosité indiscrète
« n'a point dicté la démarche que
« je fais aujourd'hui : c'est de vous
« que j'attends des éclaircissemens
« qui peuvent servir à diminuer
« mon malheur. Est-il vrai qu'un
« jeune homme que vous aviez
« comblé de bontés ait disparu de
« chez vous depuis deux jours ? » —
« Oui, répondit madame Derville,
« avec un empressement excité par
« l'espérance d'en apprendre quel-
« que nouvelle. » — « Quel était son
« âge ? — Celui de mon fils : vingt-
« deux ans. » A ce mot l'inconnu
jeta un cri. « Il n'en faut plus douter,
« dit-elle avec l'accent du déses-
« poir ; c'est lui-même, c'est lui qui
« a séduit ma fille ; c'est lui qui vient
« de me l'enlever ! » — La stupeur

et la consternation se peignirent alors sur tous les visages. Chacun resta immobile d'étonnement; cependant revenu de la première surprise, M. Derville voulut avoir une explication plus ample et plus détaillée. L'inconnue ne s'y refusa point, et satisfit ainsi au desir qu'il lui témoigna :

« Depuis deux ans, j'ai le mal-
« heur d'être veuve : mon mari s'ap-
« pelait Desroches; son état était
« celui de bijoutier. A sa mort,
« mon fils m'ayant déclaré qu'il
« préférait le commerce maritime
« à celui de son père, je l'envoyai
« chez un de ses oncles à Bordeaux.
« Quant à moi, je crus pouvoir me
« mettre à la tête de la maison de
« Paris, et je fus parfaitement se-
« condée dans ce projet par l'intel-

« ligence et la tendresse de ma fille.
« Hélas! devais-je m'attendre que
« mes chagrins les plus amers me
« seraient peu de tems après causés
« par celle-même qui venait d'adou-
« cir ceux que j'éprouvais! Et à quel
« âge encore a-t-elle fait preuve
« d'une si grande perversité! A celui
« qui plaît ordinairement par sa
« candeur et son innocence; car
« elle ne doit pas compter plus
« d'années que mademoiselle, dit-
« elle en regardant Virginie, qui se
« mit à rougir et à baisser les yeux.
« Il y a six mois environ, qu'un
« jeune homme s'introduisit chez
« moi, sous le nom de Dubreuil.
« La manière dont se fit cette con-
« naissance, aurait dû m'inspirer de
« la méfiance; mais que je plains la
« mère qui n'a pas d'autre garantie

« de la vertu de sa fille! Le plus sûr « moyen de donner à l'innocence « l'idée du mal, est de lui en laisser « apercevoir le soupçon. Je le pen- « sais du moins; l'événement m'a « prouvé que ce principe n'est pas « également applicable à tous les « caractères.

« Un jour que j'avais été forcée « de m'absenter une partie de la « matinée pour les affaires de mon « commerce, je trouvai en rentrant « ce jeune homme, assis auprès de « ma fille. Ma présence parut la « déconcerter : je ne fis pas alors « cette remarque; elle ne m'a frap- « pée que depuis, et beaucoup trop « tard pour le malheur de ma fille « et pour le mien. J'allais inter- « roger cet inconnu, il me prévint. « Il me dit son nom; ou du moins

« celui sous lequel il voulait être
« connu, et m'apprit qu'il avait été
« camarade de collége de mon fils.
« Lié avec lui de la plus intime
« amitié, il l'avait perdu de vue
« pendant quelques années qu'il
« venait d'employer à voyager. De
« retour à Paris, il s'était d'abord
« occupé de découvrir sa demeure,
« et il me demanda la permission
« de venir quelquefois s'informer
« de ses nouvelles. Je la lui accor-
« dai sans difficulté; et quoique huit
« jours après je reçus une lettre de
« mon fils qui me mandait qu'il
« allait faire un voyage sur la côte
« d'Afrique pour la traite des nè-
« gres, Dubreuil n'en vint pas moins
« assez assiduement. J'ai su depuis
« qu'il profitait des momens où j'é-
« tais sortie, pour se présenter à la

« maison. Enfin avant-hier, dans le « milieu de la nuit, ma fille s'est « sauvée de chez moi, et je ne puis « douter que cette fuite n'ait été « concertée avec lui, d'après une « lettre que j'ai trouvée, et dans « laquelle il lui indique l'heure à « laquelle il se rendra aux envi- « rons de la maison pour favoriser « son évasion. »

Madame Desroches tenait cette lettre. D'Héricourt la lui demanda ; et après l'avoir examinée attentivement, il la passa à M. Derville, en disant qu'il n'assurerait pas qu'elle fût de Maurice. Tout le monde voulut la voir, mais cette fois on alla beaucoup plus loin que d'Héricourt. Le récit de madame Desroches avait tellement prévenu les esprits, que l'on n'avait pas

même besoin de cette preuve pour être convaincu, et que l'on s'accorda à juger que la lettre était de Maurice, malgré tous ses efforts pour déguiser son écriture. Le chagrin causé par son absence fit place à la plus vive indignation. M. Derville ne chercha pas à consoler madame Desroches; il sentait que c'était une entreprise impossible; mais il lui promit, en la quittant, de faire les perquisitions les plus sévères pour découvrir le scélérat qui était l'instrument de son malheur, et pour l'aider à en tirer vengeance. Virginie éprouvait tous les sentimens à-la-fois; l'effroi, la surprise et la douleur. Adolphe était le seul qui ne fût pas encore persuadé du crime dont on accusait son ami; mais il ne

pouvait faire connaître les raisons qu'il avait de donner à sa fuite une autre cause que celle que l'on soupçonnait ; et l'impuissance où il se trouvait de le justifier, mettait le comble à son chagrin.

CHAPITRE XII.

La Diligence.

La mort de Jérôme était le seul chagrin que Thomas et Fanchette eussent éprouvé depuis leur mariage, et ils n'auraient jamais imaginé devoir en connaître un plus violent. Ce fut cependant la triste expérience qu'ils firent en cette occasion. Les cœurs honnêtes ont plus de force pour supporter la perte, que le déshonneur de l'objet de leur attachement. Instruits par madame Bernard du nouvel incident qui avait fait naître les soupçons de la famille Derville, Thomas et Fanchette ne purent se dispenser de les partager, et à l'affliction que

cet événement leur causa, se joignit un sentiment de honte involontaire; ils s'accusaient eux-mêmes d'avoir été les artisans de leur malheur; c'était leur vanité qui avait éveillé celle de Maurice. Ils n'avaient songé qu'à élever la condition de leur fils, au lieu d'élever ses sentimens. Etait-il étonnant qu'il fût aujourd'hui la victime de passions que leur imprévoyance avait développées: c'était ainsi que la tendresse paternelle servait à les rendre injustes envers eux-mêmes, et à aggraver le malheur de leur position. Cependant celle de Maurice n'était pas moins déchirante.

Nous avons vu dans quelle agitation il était au moment qu'il se sépara de madame Derville. L'honneur le forçait de fuir; la tendresse

et la reconnaissance le pressaient de rester; dans ce pénible combat, son esprit tourmenté par mille idées différentes, se livrait à toutes et ne s'arrêtait à aucune. Il n'eût fallu qu'une réflexion, qu'un mot pour le détourner sur-le-champ du parti auquel il se croyait si invariablement fixé; mais le secret qu'il avait gardé l'assurait contre lui-même de l'exécution de son dessein, il ne trouvait aucun obstacle à son départ, et il s'éloignait, moins par l'effet d'une résolution actuelle, que par suite de celle qu'il avait prise précédemment, et qu'il n'exécutait que par un mouvement purement machinal. Il était moins occupé de sa démarche présente, que des suites qu'elle allait avoir. La crainte que cette réflexion lui inspirait, absor-

bait toutes ses autres idées, et la voiture qui l'emmenait à Brest, était déjà à plus de deux lieues de Paris, lorsqu'il s'aperçut qu'il en était dehors. Heureusement l'obscurité de la nuit le dispensait de la nécessité de composer son maintien vis-à-vis des voyageurs qui étaient avec lui, et ses larmes coulèrent en abondance. Cette triste satisfaction répara un peu le désordre de ses idées, et ses sens commençaient à se calmer, lorsque le jour parut. Il remarqua avec plaisir le petit nombre de ses compagnons de voyage. Une femme d'un certain âge et dont la figure imprimait le respect, occupait le fond de la voiture, et avait sa femme-de-chambre à côté d'elle. Le surplus se réduisait à lui et à deux personnes, savoir :

un jeune homme de son âge à peu près, et une jeune femme qui l'appelait son frère. Une conversation très-animée, quoique à voix basse, avait été établie entre eux toute la nuit, et le jour seul l'avait interrompue. Le silence qu'ils observaient depuis ce moment, plut infiniment à Maurice, qui n'avait ni la curiosité de pénétrer leur secret, ni la liberté d'esprit nécessaire pour prendre part à une conversation générale. La journée se passa de cette manière, sans que le moindre événement le forçât de sortir de la rêverie dans laquelle il se plaisait à rester. Le soir, la fatigue que les voyageurs avaient essuyée, leur fit abréger le souper, et ils se séparèrent le plus promptement possible pour profiter du peu de tems qu'ils avaient

à se reposer. Les deux hommes avaient été placés dans la même chambre. Maurice ne put s'empêcher de remarquer sans envie, ou plutôt sans un sentiment de tristesse, la facilité avec laquelle son compagnon s'endormit. « Hélas ! disait-il, « celui qui manque à son bienfai- « teur, celui qui abandonne ses pa- « rens ne pourra jamais goûter un « pareil repos. » — Mais tandis qu'il se livrait à ses tristes réflexions, son attention fut excitée par le bruit qu'il entendit dans la chambre voisine. Une femme parlait avec le ton de la plus vive émotion ; sa voix qu'il reconnut pour être celle de la jeune voyageuse, était entrecoupée de pleurs et de sanglots. Cette aventure, sans lui inspirer le desir de savoir le sujet de ses chagrins, éveilla

en lui ce sentiment de compassion si naturel à ceux qui connaissent le malheur. Le lendemain il remarqua l'air de tristesse et de mélancolie répandu sur tous ses traits, et ne fut pas moins frappé de l'embarras et de l'inquiétude qui se peignirent sur le visage du jeune homme, lorsqu'il eut fait la même découverte que lui. Ses regards sombres et méfians s'arrêtaient alternativement sur la jeune personne et sur la dame âgée. Les deux jours suivans s'écoulèrent ainsi, et augmentèrent l'air farouche du jeune homme, et l'amitié dont l'inconnue donnait des témoignages à sa sœur. Enfin la voiture n'étant plus qu'à dix lieues de Brest, les voyageurs descendirent dans une auberge où ils se préparèrent à dîner, pendant

que l'on s'occupait de relayer les chevaux. La jeune femme accablée de lassitude, s'était retirée un moment dans une chambre où elle espérait prendre quelque repos ; mais son frère l'y avait suivi, et bientôt après on entendit une dispute assez vive s'élever entre eux. La dame âgée se disposait à mettre fin à cette scène, et se flattait du moins que sa présence produirait ce bon effet : mais au moment qu'elle s'apprêtait à les aller trouver, le jeune homme entra d'un air agité et tout hors de lui. « Vous pouvez partir sur-le-« champ, dit-il au conducteur, ma « sœur se trouve beaucoup trop in-« disposée pour continuer aujour-« d'hui son voyage, et nous ne « comptons nous rendre à Brest « que demain. » — « Et comment

« cela peut-il se faire ? dit madame « de Kersan (c'était le nom de la « dame qui prenait tant d'intérêt à « la jeune personne), elle était « tout-à-l'heure en si bonne santé ! » Le jeune homme embarrassé de la question, ne répondit rien et témoigna par son seul regard, l'impatience où elle le mettait. Mais madame de Kersan ne s'en tint pas là. Elle insista vivement pour voir la jeune personne, et fit un mouvement pour sortir. « Encore une fois, « madame, ma sœur est souffrante ; « elle a plus besoin de repos que « de vos visites. » — Malgré l'incivilité de cette réponse, madame de Kersan ne se mit pas moins en devoir de sortir. Alors le jeune homme ne pouvant plus contenir sa fureur, s'opposa à son passage,

et lui demanda quel droit elle comptait exercer sur sa sœur. « Un droit, « dit-elle, incontestable ; celui d'as- « surer à l'innocence sûreté et pro- « tection. » — Le jeune homme se troubla, mais il voulut encore payer d'audace, et répondit par des injures. « Vous ignorez apparemment, « dit madame de Kersan, que d'un « mot je puis imposer silence à « M. Dubreuil. » — A ce nom, Dubreuil (car c'était lui) sentit redoubler sa rage. Il acquérait enfin la preuve de ce qu'il n'avait fait que soupçonner depuis deux jours, et qu'il avait inutilement essayé de savoir dans l'entretien particulier qu'il venait d'avoir avec sa prétendue sœur. Il voyait par cette confidence échouer tous ses projets, et sentant qu'il ne pouvait plus espérer de faire

partir la diligence à l'insçu de mademoiselle Desroches, il voulut au moins, dans la colère dont il était animé, lui adresser les reproches que sa conduite lui semblait mériter. Il allait donc retourner auprès d'elle, lorsqu'elle le prévint, et entra dans la chambre. Elle avait entendu ses menaces et ses injures à madame de Kersan ; et cette dernière indignité lui donnant la force de ne plus garder aucun ménagement avec un homme qu'elle reconnaissait ne mériter ni son amour, ni son estime, elle vint lui annoncer et le repentir affreux qu'elle ressentait de l'avoir suivi, et la résolution qu'elle avait prise et qu'elle devait aux sages conseils de madame de Kersan, de l'oublier à jamais et de retourner chez sa mère.

Dubreuil ne mit plus alors de bornes à son ressentiment. Il n'avait plus de convenances à ménager, et il s'exhala en invectives affreuses contre madame de Kersan. Maurice qui avait gardé le silence jusqu'à ce moment, sentit qu'il ne lui était plus permis de rester le témoin passif d'une conduite aussi indécente. Animé de cette noble indignation que la violence et l'injustice excitent dans le cœur d'un homme honnête, il interrompit Dubreuil, et avec l'accent de la plus mâle énergie : « Votre conduite « avec mademoiselle, lui dit-il, est « d'un scélérat ; celle que vous « tenez vis-à-vis de madame, est « d'un lâche ».— A ce mot de lâche, Dubreuil lui lança un regard foudroyant, que Maurice comprit clai-

rement, et qui ne put être remarqué de madame de Kersau, occupée à donner des secours à mademoiselle Desroches. Après l'effort dont son courage l'avait rendu capable, elle avait insensiblement senti ses forces s'affaiblir, et un évanouissement venait de lui faire perdre entièrement connaissance. Tandis que madame de Kersan et sa femme-de-chambre s'empressent autour d'elle, Dubreuil disparaît avec Maurice. Dès qu'ils furent à cent pas de la maison, Dubreuil, les yeux étincelans de colère, tira deux pistolets de sa poche : « C'est « ici que je prétends vous prouver « que je ne suis point un lâche, dit-« il, en faisant signe à Maurice de « choisir. » — « Je pourrai croire « que vous êtes brave, lui répondit

« froidement celui-ci, mais non un « homme d'honneur. » — « C'en est « trop, dit Dubreuil, en s'éloignant « de quelques pas ; il me faut une « prompte satisfaction. » — En même tems dirigeant son pistolet vers Maurice qui l'attendait avec calme, il en lâcha la détente ; mais le tremblement de la colère l'empêcha d'assurer sa main, et la balle ne fit qu'effleurer le chapeau de Maurice. « Ceci est suffisant, dit « celui-ci, en refusant de tirer à « son tour ; l'honneur a pu me faire « un devoir d'exposer ma vie, mais « non pas d'attenter à la vôtre. » — « Fort bien, reprit Dubreuil avec « un sourire ironique ; mais je ne « suis pas la dupe de cette généro- « sité héroïque ; vous prétendez ap- « paremment me faire renoncer à

« ma juste vengeance en paraissant « sacrifier la vôtre ; mais quelque « honorable que fût le rôle que vous « joueriez dans cette affaire si les « choses se passaient ainsi, je vous « préviens qu'il ne faut pas vous « flatter de réussir à me le faire « approuver. Je veux essuyer votre « feu, et je compte bien être plus « heureux la seconde fois que la « première. » — « Quand vous aurez « retrouvé votre sang-froid, lui dit « Maurice, nous nous battrons à « armes égales, et vous me trou- « verez toujours prêt à vous donner « la satisfaction que vous exigez. » — Mais rien ne put adoucir ce fu- rieux. Il avait déjà rechargé son pistolet, et si Maurice eût persisté plus long-tems dans son refus, il courait risque de se voir attaqué

de nouveau. Il fut donc obligé pour défendre sa vie, de ne plus épargner celle de son adversaire. Sa balle alla le frapper à l'épaule, et l'étendit sans connaissance. Maurice qui avait si bien conservé sa tête tant que le danger n'avait menacé que lui, la perdit absolument lorsqu'il vit l'état où il venait de réduire l'infortuné Dubreuil. Il courut sur-le-champ demander du secours à l'auberge, et entra d'un air égaré dans la chambre où il avait laissé ses compagnons de voyage. Il leur raconta les détails de l'événement qui venait d'avoir lieu, et ne put s'empêcher de fondre en larmes en leur faisant part du malheur dont il craignait d'être l'auteur. Mademoiselle Desroches frémit à cette nouvelle; elle n'estimait plus

Dubreuil depuis qu'elle avait su apprécier ses sentimens, mais on ne passe pas aussi promptement de l'amour à l'indifférence, lorsque le malheur sur-tout vient prêter son intérêt à celui que nous voulons éloigner de notre cœur. Pendant que madame de Kersan cherchait à leur donner, à l'un et à l'autre, un espoir qu'elle était cependant bien loin de partager, le chirurgien qui avait été appelé, et qui avait déjà visité la blessure, vint annoncer qu'elle ne serait pas aussi dangereuse qu'on l'avait craint; et ajouta même qu'elle n'aurait aucune suite fâcheuse. Cette assurance rendit à tout le monde la tranquillité. Maurice revenu à lui, profita de sa présence d'esprit pour engager ces dames à ne pas perdre de tems, et

à se mettre sur-le-champ en route pour Brest. Quant à lui, il déclara qu'il resterait auprès de Dubreuil jusqu'à ce qu'il le vît hors de danger. Mademoiselle Desroches ne le remercia pas, mais un sourire peignit sa reconnaissance, beaucoup plus éloquemment que les plus belles protestations. Enfin M.me de Kersan ne prit congé de Maurice, qu'après l'avoir comblé d'éloges sur la manière dont il s'était conduit, tant à son égard qu'à celui de Dubreuil, et en lui faisant prendre l'engagement de venir la voir dès qu'il serait arrivé à Brest.

CHAPITRE XIII.

Nouveaux succès de Maurice.

MAURICE avait espéré, d'après la déclaration du chirurgien, que la nuit et le repos apporteraient un changement favorable dans la situation de Dubreuil; mais la réflexion dont celui-ci était enfin devenu susceptible, n'avait servi qu'à la rendre plus fâcheuse. Les douleurs que lui causait sa blessure n'étaient rien auprès de celles dont son ame était déchirée, et bientôt il se vit attaqué d'une fièvre violente qu'accompagnèrent les symptômes les plus alarmans. Maurice, plus effrayé que le malade même, du danger qui

menaçait ses jours, ne quitta plus sa chambre et lui prodigua tous les soins dont le zèle de la plus sincère amitié eût à peine été capable. Dubreuil ne les reçut d'abord qu'avec répugnance, et détournait avec humeur les yeux de celui qu'il regardait comme l'unique cause de ses souffrances; mais au bout de deux ou trois jours, il ne put s'empêcher d'être touché d'une assiduité qu'il vit bien être exempte de toute espèce d'ostentation. Dès ce moment, sa haine s'éteignit peu à peu, et il sentit qu'il ne pouvait refuser son estime à un ennemi aussi généreux. Maurice avait été frappé de l'aversion de Dubreuil pour lui, mais cette remarque n'avait point diminué les égards qu'il lui rendait plutôt pour remplir un devoir qu'il

regardait comme sacré, que pour s'en faire un vain mérite. Non content de veiller exactement à la stricte exécution de l'ordonnance du médecin, il poussait la délicatesse jusqu'à dérober à Dubreuil un intérêt dont il craignait qu'il ne se trouvât humilié, et il lui épargnait sa vue le plus qu'il pouvait. Un jour cependant qu'il le croyait endormi, il s'approcha doucement, et s'assit silencieusement au pied de son lit; mais à peine y était-il, que Dubreuil ouvrant les yeux, le regarda de la manière la plus affectueuse, et lui tendant la main : « C'en est trop « dit-il, je n'y saurais résister plus « long-tems; l'avantage que le ha- « sard vous a donné sur moi l'autre « jour, votre vertu vous l'assure « vous n'aviez triomphé que de moi

« vous triomphez aujourd'hui de « mon inimitié. » — « Ce n'est point « moi, lui répondit Maurice; c'est « vous qui venez de remporter une « victoire sur vous-même, et cet « effort qui n'appartient qu'à une « ame noble et élevée me garantit « que vous saurez en faire d'autres « non moins dignes de vous. » — L'arrivée du chirurgien interrompit cette conversation, mais son effet n'en fut ni moins prompt ni moins salutaire. Cet épanchement rendit à Dubreuil un peu plus de tranquillité, et le calme de son ame contribua autant à sa guérison que les secours de la médecine. Cependant Maurice avait mieux réussi à appaiser le trouble de la conscience de Dubreuil, que de la sienne propre. Le tableau de la douleur de ses pa-

rens et de la famille Derville était toujours devant ses yeux. Il avait été plusieurs fois sur le point d'écrire ; mais l'impossibilité de se justifier, et l'embarras où le mettait l'aveu d'une faute qu'il ne se sentait ni le desir, ni la force de réparer, lui avaient fait différer jusqu'à ce moment une explication qu'il ne lui était pas permis de donner d'une manière satisfaisante. Enfin, pressé par l'agitation même que son silence semblait redoubler, il se détermina à le rompre, et adressa cette lettre à sa mère :

« Mon départ ne vous a donné « que des inquiétudes ; il me donne, « à moi, des torts et cette idée « m'interdit à jamais toute conso- « lation. Le seul adoucissement qui « s'offre à mes regrets, est la cer-

« titude de n'avoir jamais cessé
« d'être digne de votre tendresse
« et de votre estime. Mais comment
« réussir à vous en convaincre lors-
« qu'il m'est défendu de parler ?
« Comment me justifier lorsque ma
« fuite accumule contre moi toutes
« les apparences et toutes les pré-
« somptions ? Cependant si je dois
« toujours gémir du parti que la né-
« cessité m'a forcé de prendre, je
« le jure, je n'ai point à en rougir.
« En attendant que j'aie la liberté
« d'établir clairement les preuves de
« mon innocence, (et je le pourrai
« sans doute un jour) qu'il me soit
« permis de trouver quelque pitié
« dans votre cœur et dans celui de
« mon respectable père. Cette assu-
« rance ne me rendra pas le bon-
« heur, (en est-il pour moi loin de

« vous !) mais elle me rendra le « courage, et jamais il ne m'a été « aussi nécessaire.

« *P. S.* Un événement imprévu, « mais indifférent en lui-même, me « retient pour quelques jours encore « dans l'endroit d'où je vous écris, « mais je compte en partir inces- « samment, et me rendre à Brest dont « je ne suis éloigné que de dix lieues ; « je vous prie de m'y adresser votre « réponse, poste restante. »

Une mère est facile à convaincre. Fanchette avait ainsi que Thomas un trop grand desir de croire à l'innocence de Maurice, pour n'être pas persuadée de l'exactitude des faits contenus dans sa lettre. Leur fils à la vérité s'exprimait d'une manière vague, mais leur cœur suppléait aux preuves, et ils allèrent tout triom-

phans chez M. Derville, dans la confiance de lui faire partager leur opinion. Une femme sortait de son cabinet lorsqu'on les y introduisit. M. Derville tenait encore à la main une lettre qu'elle venait de lui remettre, et qu'il s'empressa de cacher dès qu'il les aperçut. Fiers de la bonne nouvelle qu'ils venaient de recevoir, ils avaient la plus grande impatience de la lui apprendre; et ils l'eurent bientôt mis au fait des détails sur lesquels se fondait leur nouvel espoir. M. Derville les accueillit avec son intérêt et sa bonté ordinaires, mais ils furent surpris de la froideur qu'il opposa à la joie qu'ils lui témoignèrent. Cette remarque les affligea; ils le questionnèrent, il parut embarrassé; ils insistèrent, il voulut éluder une

explication désagréable, et il la fit jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant garder plus long-tems le silence, et ne sachant comment adoucir les nouvelles désagréables qu'il avait apprises, il leur présenta ce papier qu'il avait si soigneusement renfermé à leur arrivée. Ils le prirent en tremblant, et sa lecture leur causa une douleur inexprimable. C'était une lettre écrite à madame Desroches par madame de Kersan. Elle lui rendait compte du hasard heureux qui lui avait offert les moyens de sauver sa fille des mains de son ravisseur, et lui annonçait en même tems que « par un bienfait spécial « de la providence, le crime avait « été non-seulement déjoué mais « puni ; que son auteur était dans « ce moment retenu à dix lieues de

« Brest, par les suites d'une bles-
« sure reçue dans un duel, qu'il
« avait eu l'imprudence de provo-
« quer pour le soutien de sa cou-
« pable cause. Elle terminait sa
« lettre par la peinture la plus tou-
« chante des regrets et du déses-
« poir de la jeune personne, et s'en-
« gageait à veiller soigneusement à
« sa sûreté, jusqu'a ce que sa mère
« vînt la chercher, ou lui envoyât
« quelqu'un digne de sa confiance,
« entre les mains de qui elle pût la
« remettre. »

C'était madame Desroches elle-même, qui venait d'apporter cette lettre à M. Derville. Ces détails démentaient positivement ceux qui étaient donnés par Maurice ; d'un autre côté il y avait un tel rapport dans les circonstances, qu'il était

bien difficile qu'il ne fortifiât pas les injustes préventions déjà établies. Thomas et Fanchette portèrent donc le même jugement que M. Derville, et se retirèrent accablés de douleur.

Cependant Maurice était plus tranquille depuis sa lettre. Cette espèce de trève à ses chagrins, lui donnait la liberté d'esprit nécessaire pour consoler Dubreuil et le sauver du découragement dans lequel il tombait chaque jour. « Nous sommes « fort gens de bien quand nous « sommes malades, a dit un ancien; « c'est alors que l'on se souvient « que l'on est homme; tout ce que « l'on se propose, si l'on peut en « échapper, c'est de mener à l'ave- « nir une vie innocente et tran- « quille. » Dubreuil fut un exemple

de la vérité de cette réflexion. Dès qu'il lui fut impossible de se livrer à la fougue de son caractère, il devint accessible à la voix de la raison, et le remord n'éveilla en lui qu'une seule idée; celle de réparer son crime. Une fois affermi dans cette résolution, il sentit qu'elle lui rendait sa propre estime, et que la présence de Maurice ne le faisait plus rougir. C'était à lui qu'il devait de connaître la jouissance attachée à une bonne action; il crut ne pouvoir mieux l'en récompenser qu'en lui faisant part de ses nouvelles intentions, et en s'ouvrant à lui sans réserve.

« Vous pensez bien, lui dit-il, « mon cher Maurice, qu'après ce « dont vous avez été témoin, je « n'entreprendrai pas de me justi-

« fier à vos yeux ; mais peut-être
« jugeriez-vous moins sévèrement
« ma conduite, si vous connaissiez
« toutes les circonstances qui ont
« concouru à la développer. Je suis
« né en Amérique. Mes parens
« possédaient une fort belle habita-
« tion à Saint-Domingue. Ils étaient
« riches, et ce fut là mon premier
« malheur. Dès l'âge de cinq ans on
« m'envoya en France, pour y être
« élevé suivant l'usage de tous les
« créoles. Quelques années après,
« mon père et ma mère me furent
« enlevés presque au même moment
« par une mort prématurée. Cette
« perte me fit répandre des lar-
« mes, mais j'étais trop jeune en-
« core pour en sentir toute l'éten-
« due ; c'est à mon âge sur-tout
« que j'en éprouve les terribles ef-

« fets. Un banquier de Paris, cor-
« respondant de ma famille, fut ins-
« titué mon tuteur : c'était un hom-
« me plus capable d'apporter une
« grande exactitude dans les affai-
« res, qu'une grande surveillance
« à mes actions ; il me rendit un
« compte fidèle de mes biens, et
« ne m'en demanda aucun de ma
« conduite. Né avec les passions
« les plus vives, je m'y livrai
« avec toute l'impétuosité que
« l'on doit attendre d'un jeune
« homme qui n'est retenu ni par
« l'autorité, ni par le défaut de
« moyens pécunaires. Mon tuteur
« se croyait quitte envers moi ;
« il m'avait remis ma fortune, il
« s'embarrassa fort peu que mes
« prodigalités la dissipassent, et
« c'est ce qui ne tarda pas à s'effec-

« tuer. Je vis et j'aimai pour mon « malheur une femme dont la beauté « ne me permit de remarquer ni « l'avarice ni la cupidité. Lorsque la « sotte complaisance qui me faisait « aller au-devant de tous ses desirs, « eut épuisé une grande partie de « mes biens, je me vis indignement « abandonné par l'artificieuse Hor- « tense... (A ce nom Maurice poussa « un profond soupir.) Il semble que « cette leçon, continua Dubreuil, « était assez forte pour m'éclairer « sur mes désordres ; mais le mal me « parut trop grand pour y apporter « remède, et voyant qu'il était « trop tard de changer pour mon « intérêt, je jugeai que cela était « inutile pour mon honneur. Quel- « ques jeunes gens avec lesquels je « me liai achevèrent de me perdre;

« La société des hommes sans prin-
« cipes est beaucoup plus dange-
« reuse pour un homme, que celle
« de la femme la plus dépravée. Ils
« me persuadèrent que mes mal-
« heurs étaient venus de mon
« amour, et non de celle qui en
« avait été l'indigne objet; dès-lors
« je jurai de ne me plus laisser
« tromper par ce sentiment, et
« j'exerçai ma vengeance sur toutes
« les femmes à qui j'adressai mon
« hommage. Il y a six mois que
« j'aperçus mademoiselle Desro-
« ches à la comédie, je la suivis
« ainsi que sa mère. A la sortie du
« spectacle, et dès que je fus in-
« formé de sa demeure, je résolus
« de la joindre au nombre de mes
« victimes. Sa simplicité et son in-
« nocence favorisèrent mes infâmes

« projets. Madame Desroches était « souvent absente ; son commerce « me fournissait aisément le pré- « texte de m'introduire chez elle, « et d'avoir des entrevues avec sa « fille. Je lui fis ma déclaration, et « j'obtins qu'elle garderait le secret « vis-à-vis de sa mère, jusqu'à ce « que les circonstances me permis- « sent de la demander en mariage ; « mais le tems s'écoulait, et son « inflexible vertu triomphait de mes « perfides manœuvres. Je résolus « enfin d'avoir recours à un autre « moyen. J'avais remarqué qu'elle « avait pour moi beaucoup plus « d'amour qu'elle ne se l'avouait à « elle-même. Je songeai à tirer « parti contre elle d'une observation « qui aurait dû me la rendre plus « intéressante et plus chère. Je lui

« fis accroire que j'avais fait ma de-
« mande à sa mère, et que non-
« seulement celle-ci m'avait écon-
« duit ; mais que pour justifier son
« refus, elle m'avait confié que
« depuis long-tems sa parole était
« engagée au fils d'un ancien ami de
« son mari, jeune homme qui ve-
« nait très-assiduement chez ma-
« dame Desroches, et que sa fille
« avait en aversion. Cette nouvelle
« ne lui causa d'abord que du cha-
« grin : je provoquai bientôt son
« désespoir par plusieurs confirma-
« tions réitérées d'un malheur au-
« quel je lui fis envisager qu'il n'y
« avait d'autre remède que la fuite.
« Je ne parvins pourtant à l'y dé-
« terminer qu'en lui protestant que
« mon intention était de la conduire
« chez une tante que j'avais mise

« dans la confidence de mon amour ;
« et qui ne demeurait qu'à vingt
« lieues de Paris. De là nous devions
« écrire à sa mère, qui se trouverait
« dans l'impossibilité de nous refuser
« son consentement. Ce plan, une
« fois arrêté, ne tarda pas à être
« exécuté ; mais la résistance de la
« jeune personne avait enflammé
« mon amour, et j'étais déterminé à
« passer en Amérique où j'espérais
« la décider à me suivre. Vous avez
« été témoin de la tristesse que cette
« proposition lui a causée dès le
« second jour de notre voyage, et
« vous en savez les suites. Vous avez
« été le défenseur de son innocence,
« il faut que vous soyez aujourd'hui
« le soutien de mon honneur et de
« ma répuation ; il faut que vous
« m'aidiez à réparer mes torts, et que

« vous vous chargiez de demander
« à madame Desroches la main de
« sa fille, pour un homme à qui elle
« ne peut plus la refuser, et qui
« en devient digne par son sincère
« repentir. »

Maurice, au comble de la joie, ne perdit pas un moment pour satisfaire Dabreuil. Il écrivit à madame Desroches, et mit le même empressement à apprendre ce changement heureux à madame de Kersan. Celle-ci, à la prière de la jeune personne, joignit ses instances à celles de Maurice : elle ne put s'empêcher de parler en même tems des obligations que l'on avait à la conduite de ce jeune homme, et que sa modestie lui faisait passer sous silence. Les deux lettres arrivèrent le même jour. Adolphe était chez madame

Desroches lorsqu'elle les reçut. Lui seul dans la famille persistait secrètement à croire Maurice innocent, et tous les jours il venait exactement s'informer s'il n'était pas survenu de nouveaux éclaircissemens. Madame Desroches, malgré la première lettre de madame de Kersan, n'avait encore pu se mettre en route pour Brest. Le chagrin du départ de sa fille, lui avait causé une fièvre violente qui la forçait de garder sa chambre. La joie que lui fit éprouver la lecture des deux lettres, ne surpassa pas celle d'Adolphe. Il s'en empara, et courut les montrer dans sa famille. « Je l'avais bien pensé, « s'écria-t-il en arrivant; Maurice « est toujours le même : lisez, lisez. » M. Derville effectivement les deux lettres et les lut à haute voix.

De tems en tems il s'interrompait pour laisser couler des larmes de joie, et Virginie lui enviait ce plaisir. Elle était obligée de retenir les siennes. On envoya bien vîte chez Thomas et Fanchette, pour leur apprendre cette bonne nouvelle; et rien n'aurait troublé le bonheur causé par cet événement, sans une réflexion de d'Héricourt. « Je con-« viens, dit-il, que Maurice n'est « pas coupable du crime dont on « le soupçonnait; mais pourquoi « s'est-il sauvé, et d'où vient le « mystère dont il cherche à s'enve-« lopper? » Chacun eût bien fait cette réflexion sans lui, mais plus tard. Elle réprima les mouvemens de l'alégresse générale, en rappelant des torts que l'on ne semblait avoir oubliés un moment, que parce

qu'on croyait en avoir de plus graves à lui reprocher. Adolphe rougit en apercevant l'impression produite par les paroles de d'Héricourt, et sortit le cœur rempli de dépit et de douleur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER. Le Gagne-Petit, Page 1

CHAP. II. Le Banquier, 6

CHAP. III. Avis aux nouveaux Riches, 17

CHAP. IV. Nouvelle connaissance, 27

CHAP. V. L'Epicier, 43

CHAP. VI. Les suites de la fête, 65

CHAP. VII. Dangers de la Pitié, 78

CHAP. VIII. Projet de d'Héricourt, 99

CHAP. IX. Les apparences, 115

CHAP. X. L'honneur et le point d'honneur, 148

CHAP. XI. L'Enlèvement, 159

CHAP. XII. La Diligence, 181

CHAP. XIII. Nouveaux succès de Maurice, 199

Fin de la Table.

Bibliothèque Nationale FONDS PALATINE Paris

340240